

Table des matières

ADAMS, Douglas (1979), <i>Le guide du routard galactique</i>	1
ARCAND, Nelly (2001), <i>Putain</i>	2
BOND, Édouard H. (2008), <i>Prison de Poupées</i>	3
BOURGUIGNON, Stéphane (2006), <i>Un peu de fatigue</i>	4
BROWN, Fredric (1963), « Cauchemar en jaune »	5
CARRIER, Roch (1979), <i>Le chandail de hockey</i>	6
DEMERS, Dominique (2001), <i>Là où la mer commence</i>	7
MICHAUD, Joselito (2011), <i>Dans mes yeux à moi</i>	8
MONETTE, Denis (1998), <i>L'ermite</i>	9
RENAUD, Jacques (1964), <i>Le cassé</i>	10
RUEL, Francine (2005), <i>Et si c'était ça, le bonheur?</i>	11
SARAMAGO, José (1995), <i>L'aveuglement</i>	12
TAKAMI, Koushun (1999), <i>Battle Royale</i>	13
VERNE, Jules (1872), <i>Le tour du monde en 80 jours</i>	14

Douglas Adams
Le Guide du Routard Galactique

Angleterre
1979

Édition
1982

Traduit de l'anglais par Jean Bonnefoy

Tout là-bas, au fin fond des tréfonds inexplorés et mal famés du bout du bras occidental de la Galaxie, traîne un petit soleil jaunâtre et minable.

En orbite autour de celui-ci à la distance approximative de cent cinquante millions de kilomètres se trouve une petite planète bleu-vert et totalement négligeable dont les habitants — descendus du singe — sont primitifs au point de croire encore que les montres à quartz numériques sont une vacheté de chouette idée.

Cette planète a — ou plutôt, elle avait — un problème, à savoir celui-ci : la plupart de ses habitants étaient malheureux la plupart du temps. Bien des solutions avaient été suggérées mais la plupart d'entre elles faisaient largement intervenir la mise en circulation de petits bouts de papier vert, chose curieuse puisque en définitive ce n'étaient pas les bouts de papier vert qui étaient malheureux.

Et donc le problème subsistait ; des tas de gens se sentaient minables et la plupart étaient effectivement misérables — y compris les possesseurs de montres à quartz numériques.

Un nombre croissant d'entre eux partageait cette opinion selon laquelle leur plus grosse erreur aurait été dès le début de descendre des arbres. D'aucuns même affirmaient qu'avec les arbres déjà... et qu'on aurait mieux fait de ne jamais quitter les océans.

Et puis, un beau jeudi, près de deux mille ans après qu'on eut cloué un homme sur un arbre pour avoir dit combien ça pourrait être chouette de se montrer sympa avec les gens, pour changer, une fille assise toute seule dans un petit café de Rickmansworth comprit tout soudain ce qui ne tournait pas rond depuis le commencement et vit enfin comment on pouvait faire du monde un endroit agréable et chouette. Cette fois, c'était la bonne, ça marcherait et on n'aurait plus besoin de clouer n'importe où n'importe qui.

Mais hélas, avant que la jeune fille n'ait eu le temps de trouver une cabine pour téléphoner à quelqu'un la nouvelle, une terrible catastrophe survint et l'idée se perdit à jamais.

Ceci n'est pas l'histoire de cette jeune fille.

Mais celle de cette stupide catastrophe et de quelques-unes de ses conséquences.

C'est également l'histoire d'un livre, un livre intitulé *Le Guide du routard galactique* — qui n'est pas un livre terrien : jamais il ne fut édité sur Terre, et, jusqu'au jour de la catastrophe, nul Terrien ne l'avait vu ni n'en avait entendu parler.

Nonobstant, un livre tout à fait remarquable.

En fait, c'était sans doute l'ouvrage le plus remarquable jamais publié par les éditeurs de la Petite Ourse (dont aucun Terrien n'avait non plus jamais entendu parler).

Non seulement ce livre est tout à fait remarquable mais c'est également un énorme succès — plus populaire encore que le *Memento* d'économie domestique céleste, plus vendu que les 53 *Nouvelles Recettes* pour s'occuper en apesanteur et plus controversé même que la scandaleuse trilogie du philosophe Oolan *Colluphid Les Origines de l'erreur de Dieu*, Quelques exemples des grandes erreurs divines et Finalement, d'où sort ce dénommé Dieu ?

Après de bon nombre de civilisations parmi les plus peinarde des confins orientaux de l'anneau galactique, *Le Guide du routard galactique* a même supplanté la grande *Encyclopædia galactica* comme dépôtitaire classique de la sagesse et de la connaissance car, malgré ses nombreuses omissions, son texte largement apocryphe (ou du moins pour une bonne part apocryphe), il n'en surpasse pas moins les ouvrages antérieurs sur deux points importants :

Primo, il est légèrement moins cher et, secundo, sur sa couverture on peut lire en larges lettres amicales la mention :

PAS DE PANIQUE !

Mais l'histoire de ce terrible et stupide jeudi, l'histoire de ses extraordinaires conséquences, l'histoire des liens inextricables entre lesdites conséquences et le susdit remarquable ouvrage, cette histoire débute fort simplement :

Elle débute avec une maison.

Chapitre 1.

La maison se tenait, isolée, sur une légère éminence juste à la sortie du village, et donnait sur les larges étendues de la campagne vers l'ouest. Une maison sans rien de remarquable — datant d'une trentaine d'années, trapue, carrée, bâtie en brique, avec en façade quatre ouvertures dont la taille et les proportions parvenaient à peu près totalement à ne pas satisfaire l'œil.

La seule personne pour qui cette maison représentait quelque chose de particulier s'appelait Arthur Accroc et cela uniquement parce qu'il se trouvait y vivre. Il y vivait depuis trois ans, exactement depuis qu'il avait quitté Londres parce que la vie citadine le rendait irritable et nerveux. Proche de la trentaine, il était grand, brun, et pas tout à fait bien dans sa peau. Ce qui l'ennuyait le plus était que les gens n'arrêtaient pas de lui demander ce qui avait l'air de l'ennuyer tant. Il travaillait à la radio locale dont il ne cessait d'affirmer à ses amis qu'elle était bien plus intéressante qu'ils ne le croyaient sans doute. Il faut dire que la plupart de ses amis travaillaient dans la publicité.

Le mercredi soir, il avait beaucoup plu, la route était humide et boueuse mais au matin du jeudi, un soleil éclatant brillait au-dessus de la maison d'Ar-

thur Accroc pour ce qui devait s'avérer la dernière fois.

Arthur n'avait pas encore parfaitement pris conscience que le conseil municipal avait l'intention de l'abattre pour y faire passer une déviation.

Ce jeudi, à huit heures du matin, Arthur ne se sentait pas très bien. Il s'éveilla, hagard, se leva, fit, toujours hagard, le tour de sa chambre, ouvrit une fenêtre, vit un bulldozer, dénicha ses pantoufles et se dirigea pesamment vers la salle de bains pour aller se laver.

Le dentifrice sur la brosse.

Bon.

On frotte.

La glace : tournée vers le plafond. Il la rajusta. L'espace d'un éclair elle lui renvoya l'image d'un second bulldozer, à travers la fenêtre de la salle de bains. Une fois bien remise, la glace lui renvoya l'image des poils d'Arthur Accroc. Il les rasa, se lava, se sécha et se dirigea, pesamment, vers la cuisine pour y dénicher quelque chose d'agréable à se mettre derrière la cravate.

Bouilloire, prise, frigo, lait, café. Bâillement. Le mot *bulldozer* lui trotta dans la tête en quête de quelque chose à quoi se raccrocher.

Le bulldozer devant la fenêtre de la cuisine était du genre énorme.

Il le contempla.

« Jaune », remarqua-t-il, avant de retourner, pesamment, s'habiller dans sa chambre.

Passant devant la salle de bains, il s'y arrêta pour boire un grand verre d'eau, puis un second. Il commençait à se demander s'il n'avait pas une cuite. Pourquoi donc une cuite ? Aurait-il bu la veille au soir ? Il fallait bien l'admettre. Il jeta un coup d'œil

dans la glace. « Jaune », se dit-il et, pesamment, il gagna la chambre.

Il s'arrêta et réfléchit. Le pub. Ô bonne mère, le pub ! Il lui revenait vaguement s'être mis en colère pour quelque chose, semblait-il, d'important. Il avait dû en parler aux gens en long et en large : ce qui lui revenait le plus nettement, maintenant, c'était les regards vitreux des autres clients. Une histoire de nouvelle déviation qu'il venait tout juste de découvrir. C'était dans l'air depuis des mois, seulement personne ne semblait au courant. Ridicule. Il s'aspergea d'eau. Il décida que tout ceci se réglerait de soi-même : personne ne voulait de cette déviation, le conseil municipal n'avait absolument pas lieu de camper ainsi sur ses positions ; tout cela se réglerait tout seul. Mais Dieu quelle gueule de bois ça lui avait quand même valu ! Il se contempla dans la glace de l'armoire. Il tira la langue. « Jaune », constata-t-il. Ce mot *jaune* lui trotta dans la tête ; ça lui évoquait quelque chose.

Quinze secondes plus tard il était dehors, allongé devant un gros bulldozer jaune qui remontait l'allée du jardin.

M. L. Prosser n'était, comme on dit, qu'un homme. En d'autres termes, c'était une forme de vie bipède, fondée sur le cycle du carbone, et descendant du singe. Plus précisément, l'homme avait la quarantaine, de l'embonpoint, l'air minable et il travaillait pour la municipalité. Chose curieuse, quoiqu'il l'ignorât, c'était également un authentique descendant en ligne directe de Gengis Khan — par la branche mâle, même si la succession des générations et des croisements raciaux avait brouillé ses gènes au point qu'il ne présentait aucun trait mongoloïde et ne gardait pour seul vestige de son formidable ancêtre

qu'une taille nettement rebondie et certain penchant pour les petites toques de fourrure.

Il n'avait rien d'un fier guerrier : en fait, c'était un homme énervé et soucieux. Et, aujourd'hui, il était particulièrement énervé et soucieux car quelque chose clochait sérieusement dans son boulot — lequel consistait à veiller à ce que la maison d'Arthur Accroc eût bien débarrassé le plancher d'ici le soir.

« Laissez donc tomber, monsieur Accroc, lui expliquait-il. Vous savez bien que vous ne gagnerez pas. Vous ne pouvez pas rester éternellement couché devant ce bulldozer. »

Il essaya bien de lui jeter un regard incendiaire mais sans aucun succès. Arthur, qui gisait toujours dans la boue, lui gargouilla :

« Chiche ! On verra bien qui rouillera le premier.

— J'ai bien peur que vous ne soyez obligé d'accepter », dit M. Prosser, agrippant sa toque pour la faire tourner sur son crâne. « Cette déviation doit être construite et elle sera construite.

— Première fois que j'en entends parler, remarqua Arthur. Et pourquoi faut-il la construire ? »

M. Prosser brandit d'abord un doigt dans sa direction puis, s'immobilisant, il laissa retomber la main. « Que voulez-vous dire : " Pourquoi faut-il la construire " ? C'est une déviation. Et il faut toujours construire des déviations. »

Les déviations sont ces dispositifs permettant à certaines personnes de se précipiter à fond de train du point A au point B tandis que d'autres personnes en font de même mais du point B au point A. Les gens qui vivent au point C, exactement situé à mi-chemin, ont souvent tendance à se demander ce qu'a de particulier le point A pour que tant de gens du point B aient envie de s'y rendre et ce qu'a de particulier le point B pour que tant de gens du point

A aient envie de s'y rendre. Bien souvent ils préféreraient que les gens décident une bonne fois pour toute où diable ils ont envie de se mettre.

M. Prosser quant à lui voulait être au point D. Le point D n'était nulle part en particulier, c'était tout au plus n'importe quel point très, très éloigné des points A, B et C. Il y posséderait un gentil petit cottage avec de longues verges suspendues au-dessus de la porte d'entrée et passerait agréablement son temps au point E qui serait le pub le plus proche du point D. Sa femme bien entendu préférerait les roses trémières mais lui, il voulait des verges. Il ne savait pas pourquoi mais il aimait les longues verges. Un point c'est tout. Il se sentit devenir tout rouge devant le sourire narquois des conducteurs de bull.

Il se dandina d'un pied sur l'autre sans pour autant trouver de position confortable. A l'évidence, quel qu'un avait fait preuve d'une navrante incompétence et il priait Dieu que ce ne fût pas lui.

M. Prosser reprit : « Vous aviez tout loisir pour émettre suggestions et réclamations en temps opportun, vous savez.

— En temps opportun ? glapit Arthur. En temps opportun ? La première fois que j'en ai entendu parler, c'est quand un ouvrier s'est pointé hier chez moi. Je lui ai demandé s'il venait pour faire les vitres et il m'a répondu que non il venait démolir la maison. Bien sûr, il ne me l'a pas dit tout de go. Que non ! Il a d'abord fait une ou deux fenêtres et m'a tapé de cent sous. Ce n'est qu'après qu'il me l'a dit.

— Mais monsieur Accroc, cela fait neuf mois que les plans sont disponibles au cadastre.

— Oh ! oui, sitôt que je l'ai su, j'ai foncé les consulter, hier après-midi. On ne peut pas dire que vous vous décarcassiez pour attirer l'attention dessus.

Je ne sais pas, par exemple, vous pourriez l'annoncer partout...

- Mais ces plans sont exposés...
- Exposés ? J'ai dû finalement descendre à la cave pour les dénicher.
- C'est effectivement la salle d'exposition.
- Et avec une torche.
- Ah ! Sans doute les lumières avaient-elles sauté !

- L'escalier aussi.
- Bon. Mais écoutez, vous avez trouvé l'avis d'expropriation, non ?
- Oui, reconnut Arthur. Oui, je l'ai trouvé : Il était placardé dans le fond d'un classeur fermé à clé, coincé dans des lavabos désaffectés avec sur la porte la mention : *Gare au léopard.* »

Un nuage passa, jetant son ombre sur un Arthur Accroc relevé sur un coude dans la glaise glaciale, jetant son ombre sur la maison d'Arthur Accroc que M. Prosser considérait, le sourcil froncé : « On ne peut pas dire que cette maison soit particulièrement belle.

- Je suis désolé, mais il se trouve que je l'aime bien.

- Vous aimez la déviation.

- Oh ! fermez-la ! dit Arthur Accroc. Fermez-la et fichez le camp, vous et votre foutue déviation. Votre argument ne tient pas debout et vous le savez fort bien. »

La bouche de M. Prosser s'ouvrit et se referma plusieurs fois de suite tandis que lui venaient à l'esprit, inexplicables mais terriblement attirantes, des visions de la maison d'Arthur Accroc consumée par les flammes tandis que l'intéressé s'échappait de la fournaise en hurlant, avec au moins trois grosses lances fichées dans le gras du dos. M. Prosser était

souvent hanté par ce genre de visions qui le rendaient extrêmement nerveux. Il en resta quelque peu décon-tenancé puis se ressaisit.

« Monsieur Accroc.

— Vouï ?

— Voici quelques faits précis pour votre gouverne. Avez-vous la moindre idée des dégâts que pourrait subir ce bulldozer si d'aventure je le laissais vous passer dessus.

— Non.

— Absolument aucun », dit M. Prosser avant de se détourner avec emphase en se demandant avec nervosité pourquoi dans sa pauvre cervelle mille cavaliers velus lui criaient dessus.

Absolument aucun : tel était, par une coïncidence curieuse, le degré de soupçon que pouvait avoir un Arthur Accroc descendu du singe que l'un de ses amis les plus proches n'en descendît pas lui-même mais fût en réalité natif de quelque petite planète aux confins de Bételgeuse et non pas de Guildford comme il avait coutume de le proclamer.

Arthur Accroc n'avait jamais, au grand jamais, soupçonné cela.

Cet ami était pour la première fois arrivé sur la Terre quelque quinze années terrestres plus tôt et il avait travaillé dur pour se fondre dans la société terrienne avec — il faut bien l'admettre — un certain succès. Ainsi avait-il passé lesdites quinze années à jouer les acteurs au chômage, ce qui était des plus plausibles.

Il avait commis toutefois une maladresse, faute d'un temps de préparation suffisant. Les informations qu'il avait recueillies l'avaient en effet conduit à se choisir « Ford Escort » comme patronyme, croyait-il, passablement passe-partout.

D'une taille passablement normale, les traits affirmés même s'ils n'étaient pas spécialement fins, le cheveu bouclé et ébouriffé, les tempes dégagées, la peau comme tirée en arrière depuis le nez : il y avait en lui quelque chose de légèrement bizarre mais il était difficile de dire quoi. Peut-être était-ce que ses yeux semblaient ne pas cligner assez souvent, si bien que lorsque vous lui parliez, au bout d'un moment les larmes finissaient par vous venir. Peut-être aussi était-ce à cause de ce sourire un peu trop large qui donnait aux gens l'impression crispante que l'homme allait leur sauter à la gorge. La plupart des amis qu'il s'était faits sur Terre le considéraient comme un excentrique mais du genre inoffensif : un ivrogne original aux habitudes fantasques. Par exemple, il lui arrivait souvent de débouler à l'improviste dans les soirées d'universitaires, de s'y saouler méchamment avant de commencer à se foutre de tous les astrophysiciens qu'il pouvait dénicher jusqu'à ce qu'on soit obligé de le jeter dehors.

Il était pris parfois de bizarres accès de distraction et contemplait le ciel, comme hypnotisé, jusqu'à ce qu'on vienne lui demander ce qu'il cherchait. Alors il sursautait l'air coupable avant de se détendre et de répondre dans un sourire : « Oh ! juste des soucoupes volantes ! » et tout le monde de rire de sa plaisanterie et de lui demander quel genre de soucoupe il cherchait donc.

« Les vertes ! » répondait-il alors avec un sourire mauvais, avant d'éclater de rire puis de se ruer vers le bar le plus proche pour y payer un nombre considérable de tournées.

Les soirées de ce genre finissaient généralement mal : Ford se pétaït la gueule au whisky, s'avachissait dans un coin avec une fille et commençait à lui expliquer en phrases pâteuses que franchement la

couleur des soucoupes volantes n'avait pas tant d'importance que ça.

On le retrouvait souvent par la suite, titubant à demi paralytique dans les rues enténébrées et demandant aux agents s'ils connaissaient le chemin de Bételgeuse. Les agents lui disaient en général quelque chose du genre : « Vous ne croyez pas qu'il serait temps de rentrer chez vous, monsieur ? »

— J'essaie, mon pote, j'essaie », répondait alors invariablement Ford en ces occasions.

En fait, ce qu'il cherchait réellement en contemplant distraitemment les cieux, c'était bien une soucoupe volante, quelle que soit sa couleur. S'il disait verte, c'était à cause de la livrée spatiale traditionnelle des éclaireurs commerciaux de Bételgeuse.

Il lui tardait de voir bientôt arriver quelque soucoupe volante car quinze ans c'est long lorsqu'on est paumé quelque part surtout quand ce quelque part s'avère aussi désespérément ennuyeux que la Terre.

Ford souhaitait voir bientôt arriver une soucoupe car il avait le coup pour les faire se poser et le prendre en stop. Il savait s'y prendre pour visiter les Merveilles de l'Univers avec moins de trente dollars altaïriens par jour.

En fait, Ford Escort était un enquêteur itinérant pour le compte de cet ouvrage en tout point remarquable qu'est *Le Guide du routard galactique*.

Les êtres humains ont de grandes facultés d'adaptation, et, dès l'heure du déjeuner, la vie dans les environs de la maison d'Arthur avait repris son rythme régulier. On avait admis que le rôle d'Arthur consistait à rester couché dans la boue en réclamant épisodiquement son avocat, sa mère ou un bon bouquin ; on avait admis que le rôle de M. Prosser consistait à essayer épisodiquement sur Arthur quel-

que nouvelle ruse telle que : le Discours sur le Bien Public ou le Discours sur le Progrès en Marche ou le coup du On-m'a-démoli-moi-aussi-ma-maison-vous-savez, celui du Je-ne-regrette-rien et autres cajoleries et menaces ; et l'on avait admis que le rôle du conducteur de bull était de rester assis à boire du café tout en épluchant les règlements syndicaux pour y trouver le moyen de retourner la situation à leur mutuel avantage.

La Terre se mouvait lentement dans sa course diurne.

Le soleil commençait à dessécher la boue dans laquelle marinait Arthur.

Une ombre s'interposa de nouveau.

Arthur leva la tête et, clignant des yeux dans le contrejour, aperçut avec surprise, debout au-dessus de lui, Ford Escort.

« Ford ! Salut ! Comment va ? »

— Bien, dit Ford. Dis voir, tu es occupé ?

— Si je suis occupé ! s'exclama Arthur. Eh bien, je me retrouve obligé de rester coucher devant tout un tas de bulldozers et de trucs sinon ils vont me démolir ma maison mais ceci mis à part... non, pas spécialement ; pourquoi ? »

Le sarcasme étant chose inconnue sur Bételgeuse, il arrivait souvent à Ford Escort de ne pas le remarquer s'il ne faisait pas un effort de concentration. Il répondit : « Bon. Y a-t-il un endroit où nous pourrions causer ? »

— Quoi ? » dit Arthur Accroc.

Durant quelques secondes, Ford parut l'ignorer, fixant avec attention le ciel, l'air d'un lapin cherchant à se faire écrabouiller par une voiture. Puis soudain, il s'accroupit auprès d'Arthur :

« Il faut qu'on parle, dit-il d'un ton pressant.

— Parfait, dit Arthur. Parlons.

— Et qu'on boive, ajouta Ford. Il est d'une importance vitale que nous puissions parler et boire. Maintenant, allons au pub du village. »

A nouveau, il regarda vers le ciel, nerveux, dans l'expectative.

« Ecoute, tu ne comprends donc pas ? » hurla Arthur. Il désignait Prosser. « Ce bonhomme veut me démolir ma maison ! »

Ford le contempla, perplexe.

« Eh bien, il peut fort bien le faire en ton absence, non ? »

— Mais c'est que je ne veux pas qu'il le fasse !

— Ah !

— Ecoute, qu'est-ce qui ne va pas, Ford ?

— Rien, rien du tout. Voilà : il faut que je t'annonce la chose la plus importante que t'aies jamais entendue. Il faut que je te le dise tout de suite et que je te le dise dans la salle du *Cheval et l'Ecuyer*.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu vas avoir besoin d'un truc très raide. »

Ford dévisagea Arthur, et Arthur sentit non sans surprise sa volonté commencer à faiblir. Il ignorait que c'était à cause d'un vieux truc de buveur que Ford avait appris à jouer dans ces ports de l'hyperespace qui desservent les mines de madranite dans la ceinture de Béta d'Orion.

Ce jeu, qui n'était pas sans rappeler le bras de fer, se jouait ainsi : les deux participants s'attablaient l'un en face de l'autre, chacun derrière un verre.

Entre eux deux on plaçait une bouteille d'Esprit-d'Nos-Aïeux (tel qu'immortalisé par cet antique chant des mineurs d'Orion : *Non me servez plus d'Esprit-d'Nos-Aïeux / Plus question de boir' d'Esprit-d'Nos-Aïeux / Ou ma tête va partir-reu / Ma langu' fair' des nœuds / Mes-z-yeux vont rôtiir-reu / Et je vais*

mourir-reu / Allez r'mettez m'en donc un peu / D'ce sacré tordu d'Esprit-d' Nos-Aïeux).

Chacun des deux joueurs bandait alors toute sa volonté pour tenter de renverser la bouteille afin d'emplir le verre de son adversaire — qui se voyait alors contraindre de le boire.

On remplissait de nouveau la bouteille. Et le jeu recommençait. Et ainsi de suite.

Une fois que vous aviez commencé à perdre, il y avait des chances que cela continue car l'un des effets de l'Esprit-d'Nos-Aïeux est d'affaiblir le pouvoir télépsychique.

Dès qu'avait été consommée une quantité prédéterminée, le perdant devait accomplir un gage, le plus souvent d'un caractère biologiquement obscène. Le plus souvent Ford Escort jouait pour perdre.

Ford dévisageait un Arthur qui commençait à se dire qu'après tout il avait effectivement envie d'aller au *Cheval et l'Ecuyer*.

« Mais que fait-on avec ma maison ?... » demandait-il sur un ton plaintif.

Ford lança un regard vers M. Prosser et brusquement lui vint une idée biscornue :

« Il a envie d'abattre ta maison ? »

— Oui, il veut construire à la place...

— Et il ne peut pas parce que tu es allongé devant son bulldozer.

— Oui et...

— Je suis sûr qu'on peut trouver une solution », dit Ford et il cria : « Excusez-moi ! »

M. Prosser (qui était en discussion avec un porteparole des chauffeurs de bulldozer pour savoir si oui ou non le cas Arthur Accroc relevait de la psychiatrie et, dans l'affirmative, combien il faudrait les payer)

tourna la tête. Il parut surpris et légèrement inquiet de voir que Arthur avait de la compagnie.

« Oui, hello ! lança-t-il à son tour. M. Accroc serait-il enfin revenu à la raison ? »

— Pouvons-nous — pour l'instant — admettre que ce n'est pas le cas ? répondit Ford.

— Eh bien ? soupira M. Prosser.

— Et pouvons-nous également admettre qu'il est bien parti pour rester planté là toute la journée.

— Et alors ?

— Alors, tous vos hommes vont rester eux aussi toute la journée ici à ne rien faire ?

— Ça s'aurait, ça s'aurait.

— Eh bien, si vous avez une bonne fois pour toutes décidé d'agir ainsi, vous n'avez en fait aucun besoin qu'il reste allongé là en permanence, n'est-ce pas ?

— Comment ?

— Vous n'avez pas vraiment besoin de lui », reprit Ford sur un ton patient.

M. Prosser réfléchit à la chose.

« Eh bien, non, pas vraiment », finit-il par concéder, « je n'en ai pas exactement besoin... » Prosser était embêté : il avait l'impression que l'un d'entre eux ne tournait pas très rond.

Mais Ford poursuivait : « Alors, si vous considérez comme acquis qu'il est effectivement là, nous pourrions, lui et moi, nous éclipser une demi-heure jusqu'au pub. Cela vous semble comment ? »

M. Prosser en pensait que ça lui semblait parfaitement débile :

« Voilà qui me semble parfaitement raisonnable... », dit-il d'un ton de voix rassurant, non sans se demander qui il voulait bien rassurer.

« Et si vous voulez vous-même y faire un saut pour éculer un godet, reprit Ford, on pourra toujours vous garder la place à notre tour.

— Merci beaucoup, répondit M. Prosser qui n'y pigeait plus rien, merci beaucoup, oui, c'est très aimable à vous... » Il fronça les sourcils, puis sourit, puis essaya de faire les deux à la fois, échoua, porta la main à sa toque et se mit à la tourner sur son crâne. Tout au plus pouvait-il supposer qu'il venait de gagner la partie. Mais Ford Escort poursuivait :

« Dans ce cas, si vous voulez bien approcher et simplement venir vous allonger ici...

— Quoi ? dit M. Prosser.

— Ah ! je suis désolé ! dit Ford, peut-être ne me suis-je pas parfaitement fait comprendre : il faut bien que quelqu'un reste allongé devant ces bulldozers, n'est-ce pas ? Sinon, rien ne les empêchera de foncer dans la maison de M. Accroc, pas vrai ?

— Quoi ? » répéta M. Prosser.

Ford lui expliqua : « C'est fort simple : mon client, M. Accroc, dit qu'il cessera de gésir ici même dans la boue à la seule et unique condition que vous veniez l'y remplacer.

— Qu'est-ce que vous racontez ? » intervint Arthur mais, de la pointe du pied, Ford lui intima de se taire.

« Vous voulez, dit Prosser en se répétant cette nouvelle idée, que je vienne m'allonger là...

— Oui.

— Devant le bulldozer.

— Oui.

— A la place de M. Accroc.

— Oui.

— Dans la gadoue.

— Dans la, comme vous dites, gadoue. »

Sitôt que M. Prosser eut compris qu'il était en définitive le perdant dans cette affaire, ce fut comme si un poids avait quitté ses épaules : voilà qui ressemblait plus à son univers habituel.

Il soupira : « Moyennant quoi, vous emmènerez avec vous M. Accroc au pub ?

— C'est cela, répondit Ford, c'est cela même. » Nerveux, M. Prosser avança de quelques pas, s'immobilisa et dit : « Promis ?

— Promis », et Ford se tourna vers Arthur : « Allons, lève-toi et laisse monsieur s'allonger. » Arthur se releva, comme dans un rêve.

Ford fit signe à Prosser lequel, tristement, gauchement, vint s'asseoir dans la gadoue. Il avait l'impression que toute sa vie n'était qu'une sorte de rêve et parfois il se demandait qui pouvait bien prendre plaisir à rêver de pareilles choses.

La boue se referma sur ses bras et son derrière, s'infiltra dans ses chaussures.

Ford le considéra, l'air sévère : « Et pas question de me démolir en cachette la maison de M. Accroc pendant son absence, d'accord ? »

Tout en s'allongeant, M. Prosser marmonna qu'il n'avait pas même envisagé l'idée que le commencement d'une telle pensée pût jamais lui effleurer l'esprit.

Il vit approcher le délégué syndical des chauffeurs de bull et laissa retomber sa tête en fermant les yeux. Il essayait de recenser ses arguments tendant à prouver qu'il ne constituait pas lui-même à son tour un cas relevant de la psychiatrie.

Il était loin de pouvoir l'assurer — son esprit lui semblait empli de bruits et de fumée, envahi de chevaux et empuanti par l'odeur du sang. Cela lui arrivait toujours lorsqu'il se sentait malheureux ou contrarié sans qu'il ait jamais pu se l'expliquer. Dans quelque dimension supérieure dont nous ne savons rien, le grand khân hurlait de rage mais M. Prosser se contentait, lui, de trembler légèrement et de gémir. Il commençait à sentir monter le picotement des larmes derrière ses paupières. Les conneries de la bureau-

cratié, les râleurs dans la gadoue, les étrangers insondables qui vous servaient d'inexplicables humiliations, avec en prime une armée de cavaliers non identifiés qui venaient se foutre de lui sous son crâne — quelle journée !

Quelle journée. Ford Escort se moquait comme d'une paire de rognons de coyote de savoir si oui ou non on allait démolir la maison d'Arthur.

Arthur n'était pas rassuré : « Mais tu crois qu'on peut lui faire confiance ? »

— Je suis personnellement prêt à lui faire confiance jusqu'à la fin du monde, affirma Ford.

— Ah ! oui, et ça fait loin, ça ?

— Une douzaine de minutes. Allez viens, j'ai besoin de boire un bon coup. »

Chapitre 2

Voici ce que dit l'Encyclopædia galactica à propos de l'alcool : elle dit que l'alcool est un liquide inodore et volatil produit par la fermentation de sucres et note, en outre, son effet intoxicant chez certaines formes de vie fondées sur le carbone.

Le Guide du routard galactique évoque également l'alcool. Il indique que la meilleure boisson existante est l'arrache-boyaux pan-galactique.

Il dit que boire un arrache-boyaux pan-galactique, c'est comme d'avoir la cervelle écrabouillée par un gros lingot d'or entouré d'une rondelle de citron.

Le Guide vous indique également sur quelles planètes on prépare le meilleur arrache-boyaux pan-galactique, quel prix on peut s'attendre à le payer et donne en

outre la liste des organisations charitables susceptibles de vous réhabiliter par la suite.

Le Guide vous fournit même la recette pour en préparer vous-même :

Prendre le contenu d'une bouteille d'Esprit-d'Nos-Aïeux, indiquer le guide.

Y verser une mesure d'eau des océans de Sanzaré — Ah ! cette eau des océans sanzaretz ! Ah ! ces belles rascasses sanzaretz !

Faire fondre dans cette mixture trois cubes de mégagin arcturien (il doit être bien frappé, faute de quoi tout le benzène s'évapore).

Faire barboter dans le tout quatre litres de gaz des marais éphésiens, en souvenir de tous ces joyeux randonneurs morts de plaisir en sillonnant les marais d'Ephèse.

Poser sur le dos d'une cuillère d'argent une mesure d'extraït d'hypermenthe bleue, chargée de tous les parfums entêtants de ces sombres Zones bleues aux mystiques et douces fragrances.

Jeter dans le tout une dent de tigre du soleil algolien : admirez comme elle se dissout en baignant le breuvage dans les feux des soleils algoliens.

Saupoudrer de zempfir.

Ajouter une olive.

Consommer... mais... très prudemment.

Le Guide du routard galactique se vendrait plutôt mieux que l'Encyclopædia galactica.

« Six pintes de brune », commanda Ford Escort au barman du Cheval et de l'Ecuyer. « Et vite, je vous prie, la fin du monde approche. »

Le barman du Cheval et de l'Ecuyer ne méritait pas un tel traitement : c'était un vieillard respectable. Il remonta ses verres sur son nez et fit un clin d'œil à Ford Escort. Ce dernier l'ignorant pour regarder

Nelly Arcand
Putain
Québec
2001



« J'ai alors décidé d'écrire ce que j'avais tu si fort, dire enfin ce qui se cachait derrière l'exigence de séduire qui ne voulait pas me lâcher et qui m'a jetée dans l'excès de la prostitution, exigence d'être ce qui est attendu par l'autre, et si le besoin de plaire l'emporte toujours lorsque j'écris, c'est qu'il faut bien revêtir de mots ce qui se tient là derrière, et que quelques mots suffisent pour être lus par les autres; pour n'être pas les bons mots. Ce dont je devais venir à bout n'a fait que prendre plus de force à mesure que j'écrivais, ce qui devait se dénouer s'est resserré toujours plus jusqu'à ce que le nœud prenne toute la place, nœud duquel a émergé la matière première de mon écriture, inépuisable et aliénée, ma lutte pour survivre, à ma mère qui ne répondait pas lorsque je l'appelais et qui ne m'appelait pas car elle avait trop à dormir, ma mère qui dans son sommeil a laissé mon père se charger de moi. »

D'où la dimension scandaleusement intime de ce livre.

Nelly Arcan est née en 1975 au Québec, à la lisière du Maine. Elle vit à Montréal, où elle poursuit des études littéraires.

Seuil



www.seuil.com



9 782020 500418

ISBN 2.02.050041.8 / Imprimé en France 9.2001-4 Photo © Pierre Longtin

98f
14,94€

Edouard H. Bond
Prison de poupées
Québec
2008

CHAPITRE UN

LE SACHET DE COKE glisse dins doigts super ensanglantés de Véronique. Elle a beau calculer ses gestes, ça marche pas pantoute son affaire, pareil que si elle essayait d'enligner un mini tournevis dans une slotte de vis de montre loadée d'huile Mazola. Lorsqu'elle réussit enfin à le saisir comme faut, c'est la slide Ziploc qui se met à faire chier. Elle a le shake, elle est pas capable de minutie. Habituellement, c'est Bruno — son pourvoyeur, son *amour*! — qui se charge d'aligner les tracks, mais là, en ce moment, il est dans salle de bain après achever Johanne. De toute manière, il est même pas au courant qu'il reste une moitié de quart de poudre dans place.

« TA-BAR-NAC ! »

Véronique pitche le sachet sur le comptoir, il orvole pas loin du toaster chromé.

« Chuis après v'nir folle ! »

Elle s'ortourne vers Sylvain qui est orcroquevillé sur lui-même sur le plancher de la cuisine. Il se tord de douleur dedans sa flaque de pisse pis de sang.

6 6 6

Trente-six heures plus tôt, Bruno, Martine pis Véronique sont débarqués dans le bungalow quatre cinq fuckin zéro de Johanne pis Sylvain. Un home invasion des plus conventionnels. Au départ.

Après avoir solidement tie-wrapé le couple, au lieu de se contenter de leur soutirer leur nip pis leurs bijoux, le trio de bandits a décidé de s'incruster un moment. Right.

Martine pis Véronique ont raffiné le ligotage, la première pratiquant le shibari durant ses temps libres, tandis que Bruno, armé des cartes en plastique pis des codes à quatre pis cinq chiffres, est allé vider les comptes conjoint & single. Même les fuckin crédits ! Plein de cash sonnant pour se payer la traite des dieux. Un call à Gaudette III, le dealer des dealers, pis l'affaire était ketchup.

Ils se sont ramassés avec un tas de poudre, des pills pis de la booze, ready à se scraper la gueule comme du monde, downtown Laval. Deux otages en banque : elle, chick insouciant, enceinte par-dessus la tête ; lui, dernier des abrutis, futur prisonnier d'une vie de marde gérée par la nouvelle bouche à nourrir (pis par la Mère, il va sans dire).

Le party a rapidement dégénéré. Gelés comme des balles, la réalité ultra altérée, ils se sont mis à utiliser le couple de banlieusards comme jouets sexuels.

Bruno a violé Johanne quatre fois plutôt qu'une, dans face à Sylvain, impuissant devant la situation comme qu'on dit dins rapports de police totalement dépouillés de style littéraire. Véronique a transposé sa jalousie sur Sylvain en s'en servant comme punching bag. Martine, way out, préférait orgarder la tv, un reportage sur la capture d'une serial killer redoutable ^{un}.

Johanne s'est faite jeter dans baignoire, la tête emballée dans des bandages, l'ouïe pis la vision entravées, coupée du drame à l'extérieur. Peut-être était-ce mieux ainsi : ne pas voir les sévices venir, ne pas appréhender le pire, simplement subir quand ça arriverait. Pis surtout : ne pas entendre Sylvain se plaindre comme une tapette dans pièce d'à côté. Sylvain est pas une tapette.

Il a servi de table basse, de cendrier, de pouf pour les pieds. Sylvain réduit à l'état de mobilier. Mais il est pas une tapette.

« Holy fuck ! C'est quoi qui pue de même ? a demandé Martine, tellement enfoncée dans le sofa que ç'aurait pris les pinces de désincarcération pour la sortir de là.

Un. La cannibale de Repentigny — pas humaine, la madame. Une gueule loadée de crocs terrifiants qui menacent les kodaks des médias, son arrestation quasiment live. À peine si elle se déplaçait pas à quatre pattes. On l'a surnommée « Le Squalé » dins journaux de Transcon.

— J pense qu'i a chié dans ses culottes, a répondu Véronique en sacrant un coup de pied dins côtes de Sylvain.

— Hmmpfft !

— Ta couche est pleine, bonhomme ?

— Pourquoi vous partez pas ? Vous avez pas eu ce que vous vouliez ? »

Malgré l'assurance des propos, Sylvain avait la voix qui shakait, l'effroi coincé de travers dans gorge.

« On t'a-tu demandé l'heure, le gros ?

— Vous allez pas vous en tirer...

— Ça, c'est pas ton département. »

Martine pis Véronique ont rnifflé chacune deux tracks de trucker sur le cover du cd de Stéphanie Lapointe. Martine a switché à Musique Plus pis a grimpé le volume de trois coches. *I remember when, I remember, I remember when I lost my mind...*

Bruno est sorti de la chambre des maîtres, où il venait de faire une mini sieste, probab réveillé par le son de la tv. Il s'est dirigé tout droit vers la salle de bain, l'air bête stampé dans face. Là, grelottante, Johanne avait pas bougé d'un poil. Bruno lui a pissé dessus, elle a sursauté quand le jet chaud l'a éclaboussée. Il l'a insultée mais elle a rien entendu. Il est passé au salon, essuyant ses doigts sur son pantalon.

« Voyons, ça sent don' bin la marde icitte ! qu'il a gueulé en rotant, son poing devant la bouche pour ortenir un haut-le-cœur. »

Véronique a pointé Sylvain, toujours à quatre pattes à côté du foyer, les yeux rougis par les larmes. Bruno s'est bourré les narines dans poudre sans

même se faire une ligne, le bill de vingt direct dans l'sac.

« Moé, je vas pas endurer ça, no way. Martine, enweille, va le torcher !

— Tu m'niaises, là ?

— Non. T'es une hostie de sangsue, une grosse baleine échouée depuis qu'on est arrivés icitte. Lève ton gros cul pis va le rincer à hose dans le garage ! »

Le ton de sur lequel Bruno a garroché ça bang bang ça appelait pas à discussion : Martine, dans un effort qui a semblé surhumain, s'est extirpée du sofa, le dos de son T-shirt trempé de sueur de bord en bord. Ffffffft. Elle s'est emparée du revolver pis a dirigé le canon vers Sylvain.

« Toé, suis-moé ! en crinquant le chien, pas en le fuckant. »

Sylvain a obéi sans mot dire, comme un animal de compagnie super dressé, manquait juste la laisse pour que l'illusion soit parfaite. Les deux ont disparu dans le garage.

Bruno s'est penché sur Véronique pis lui a plaqué un french porno loadé de salive pis d'*affection*. Ils ont grogné à place de se dire « je t'aime ».

Deux mois qu'ils se fréquentent : Véronique a craqué pour Bruno quand il est venu collecter son ex. Si viril, si inconscient, tellement Clyde, elle a aussitôt voulu devenir sa Bonnie.

« T'as faim, ma puce ?

— J'ai soif. I' reste-tu d'la bière ? »

Bruno s'est penché une aut'fois sur le tas de poudre, s'est enfilé le reste du sac d'une shot, il a eu quelques tics faciaux pis il est allé chercher une Laurentides dans le frigidaire.

« Tu veux un verre ? »

Le couple est parti à rire, ça voulait dire non.

Bruno a fouillé dans le garde-manger, pigeant une poignée de chips BBQ icitte, une poignée de Mini Wheats là. Il a sorti le pain, le beurre de pinottes pis la confiture aux fraises pour se préparer un sandwich du champion.

Pis POW !

Un coup de feu provenant du garage.

« Cibole ! » a lâché Bruno, la bouche pleine.

Il a couru vers le garage, suivi de proche par Véronique.

Là, au sol, à côté de la hose gigotant sous la pression de l'eau, gisant dans son sang pis ses morceaux de cervelle : Martine.

En face, un peu plus loin, le pantalon aux chevilles, rincé de sa marde : Sylvain.

« J'ai rien fait, j'vous l'jure ! Elle s'est... »

Bruno a foutu une claque à Sylvain.

« Farme ta yeule, bâtard ! FARME TA CÂLISSE DE YEULE SALE ! » lui a shooté Bruno en même temps que sa collection de jointures.

Sylvain s'est écroulé sur le plancher de ciment, une dent tchipée tellement le coup de Bruno avait été violent.

Véronique est allée s'agenouiller à côté du cadavre de Martine. Elle a mis ses mains sur la poitrine totale

immobile. Elle a fermé les yeux, s'est orcueillie, a prié N'importe Qui. Elle a pas pleuré même s'il s'agissait de sa sœur.

Bruno a passé ses doigts dins cheveux de Véronique.

« Ça va, ma puce ? »

Silence radio.

Il a arrêté l'eau, a pris le revolver pis s'est tourné vers Sylvain, la tension crinquée raide.

« Monte tes culottes, le bozo. Un peu de respect, tabarnac ! »

L'otage a manœuvré rapidement. Bruno l'a attrapé par le collet pis l'a traîné dans maison, laissant Véronique avec la morte.

Bah, oui, elle a pleuré au final. Un peu. Mais elle lui a surtout parlé, s'est confessée de plusieurs péchés, s'est excusée de l'avoir embarquée dans cette galère, lui a avoué son amour. Malgré toute. Elle a placé la tête de Martine sur ses genoux, il y a des os qui ont craqué, a joué dans ses cheveux visqueux, effleurant la plaie béante au passage. Se demandant si c'était la section mémoire qui lui collait après les doigts.

Assise par terre, accotée au mur, elle s'est endormie.

6 6 6

À son réveil, Véronique se sera défoulée sur Johanne, la rouant de coups de poing, de coups de pied, menaçant certainement la survie du fœtus. Sylvain, qui aura été rattaché par Bruno entre temps, aura pas pu porter secours à son épouse. Véronique s'en sera

alors prise à lui, armée de son couteau de Rambo, elle lui aura coupé les couilles en le maudissant. Bruno aura été achever Johanne d'une balle dans tête, non sans avoir hésité quelques minutes, excité par la momie.

Pis les Forces de l'Ordre auront débarqué.

Sylvain aura succombé pendant la fusillade entre les policiers pis les bandits.

Bruno aussi.

Quant à Véronique, elle aura perdu conscience, un projectile logé dans son ventre.

Stéphane Bourguignon
Un peu de fatigue
Québec
2006

Je n'ai pas pris la peine d'ouvrir la fenêtre, j'ai soulevé la chaise de mon fils et je l'ai balancée au travers de la vitre. Elle est tombée sur le trottoir de ciment, au pied de la terrasse arrière, un étage plus bas, dans une averse d'éclats de verre. Magnifique. La table de chevet l'a suivie de peu, et, mieux encore, elle s'est complètement disloquée en touchant le sol. À cet égard, la chaise m'avait un peu désappointé.

La matinée était superbe, le mercure devait atteindre les vingt-six degrés. J'étais dans un état de détente plutôt impressionnant compte tenu des circonstances. Il ne restait plus que la commode et le lit, mais quelque chose me disait que j'allais étendre ce petit ménage d'été aux autres pièces de la maison. La grande sérénité...

J'ai considéré la commode avec un sourire amusé. Elle était trop costarde pour connaître le même sort que ses consœurs. Ça ne passait tout simplement pas. J'aurais bien aimé arracher le cadre de la fenêtre en chemin et même un morceau de mur tant qu'à y être, mais je n'étais pas vaincu de pouvoir soulever le meuble d'un bloc. Tout en réfléchissant à la stratégie à adopter, j'ai arraché les affiches qui ornaient les murs, je les ai chiffonnées et je les ai expédiées en bas avec grâce.

Il n'y avait pas trente-six solutions. J'ai commencé par faire planer les six tiroirs du mastodonte, un par un, en y mettant de plus en plus de vigueur. À un point tel que le dernier-morceau a franchi plus de cinq mètres avant d'atterrir au pied d'un caryer cordiforme-que-j'avais-planté là un peu par dépit, je dois l'avouer, souhaitant en fait y mettre un aulne rugueux, mais n'ayant pas envie d'aller à l'encontre des zones de rusticité.

J'ai descendu les marches, j'ai contourné le plateau de la table de travail et les deux chevaux que j'avais balancés du haut de l'escalier un peu plus tôt et je me suis dirigé vers la porte-fenêtre. La cabane de jardin était la réplique exacte de la maison. Je l'avais construite de mes propres mains et, humblement, je dois dire qu'elle était en meilleur état que l'originale. J'ai poussé la porte et j'ai ramassé la hache.

Qu'est-ce qui m'attendait au bout de tout ça ? Qu'est-ce que je trouverais dans le creux de cette solitude ? Jusqu'où étais-je prêt à aller ? Je finirais peut-être enroulé sur moi-même comme un vieux chien arthritique au milieu d'une maison vide. Quand ils viendraient me chercher, quand ils débarqueraient sur la terrasse avec leur compassion de papiers administratifs, troublés par tous ces meubles qui jonchaient la cour, par ces plantes rampantes, ces mousses et ces champignons régnant en maîtres sur le territoire, et qu'ils feraient voler la porte en éclats, je ne lèverais peut-être même pas le museau.

Le fait de savoir que la commode était en pin blanc me donnait un avantage psychologique. J'ai écarté les jambes, j'ai soulevé la hache au-dessus de la tête et j'ai frappé de toutes mes forces. La lame s'est enfoncée dans le panneau supérieur jusqu'à la garde, mais c'est tout, le reste de la structure n'a pas bronché. Ces maudits Suédois savaient ce qu'ils faisaient.

Au deuxième coup, cependant, les parois latérales ont commencé à montrer des signes de fatigue. J'ai frappé encore. Et encore. Finalement les chevilles de bois ont cédé, les vis ont déchiré la chair et le meuble s'est livré. Il régnait une belle odeur de sciure dans la chambre. J'ai fini de démembrer l'objet à la main et, un à un, j'ai envoyé planer les morceaux par la fenêtre. Ne restait plus que le lit.

— Ohé ! Tu fais du ménage, Édouard ?

J'ai regardé dehors. Ma femme se tenait debout devant le gâchis, mes deux valises à la main. Elle portait une jupe longue et un tricot blanc, sans manches. Elle était resplendissante. À cause des valises, un promeneur innocent aurait pu croire qu'elle revenait à la maison. Mais il aurait fallu qu'il soit vraiment innocent.

— Tu déplaces les meubles ?

Peu après notre séparation, elle m'avait lancé que ce n'était qu'une question de temps, qu'un jour ou l'autre mon fils comprendrait quelle sorte de père j'étais. Aujourd'hui, elle avait le sourire triomphal.

Je ne voulais plus de ces valises.

— Jette-les sur le tas, lui ai-je dit.

De toute façon, je ne voyais pas à quoi elles pourraient me servir. Il y avait un bon moment que je ne voyageais plus. Depuis, en fait, que j'avais raté un départ pour l'Italie.

— C'est la grande forme, si je comprends bien. Je peux quand même te parler un instant ?

Le moment était mal choisi. Je carburais à la colère et à l'anxiété depuis plusieurs heures déjà et j'avais peur, en prenant le temps de m'arrêter, que la fatigue, l'immense fatigue que je chassais à répétition comme une mouche insistante, me rattrape finalement. En passant devant le miroir de l'entrée, j'ai aperçu un homme d'une quarantaine

d'années, ni lavé ni rasé et qui n'avait pas dormi depuis trente heures.

Je me suis arrêté devant la porte-fenêtre et nous nous sommes regardés quelques instants. Nous avions l'air de deux spécimens d'espèces différentes qui s'observent avec curiosité, chacun dans son bocal, sur l'étagère d'une animalerie. C'est elle qui a ouvert et je me suis aussitôt écarté de son chemin.

Chaque fois qu'elle mettait le pied dans la maison, elle arrivait à y retrouver sa place. Elle refaisait les mêmes gestes qu'elle avait faits durant toutes ces années – comme si elle marchait dans ses propres traces – et la maison redevenait sa propriété. Quelques pas rapides pour contourner la table, un arrêt bref avant de passer à la cuisine, une jupe qui vole au détour et tout lui appartenait de nouveau. Et chaque fois, il s'en fallait de peu pour que moi aussi je retombe sous son ascendant. Après son départ, je devais relever mes manches et reconquérir mètre par mètre mon territoire. C'était très agaçant.

Depuis notre séparation, elle n'était plus tout à fait elle-même. Elle qui avait, avec les années, cultivé une force de caractère remarquable, un sang-froid à faire pâlir de jalousie certains reptiles, se retrouvait maintenant à la merci des fluctuations émotionnelles qu'occasionnait ma présence. En d'autres mots, il lui arrivait de perdre le contrôle.

D'entrée de jeu, elle a précisé qu'elle était dangereusement en forme. Elle m'a envoyé ça en secouant la tête de gauche à droite comme ces filles dans les publicités de revitalisants capillaires. Mais en moins naturel, comme si c'était possible. J'étais censé en déduire qu'elle avait un nouvel amoureux. Puis elle a pris une profonde respiration tout

en fermant les yeux. Là, j'étais supposé jauger à quel point il la comblait. J'en ai plutôt profité pour jeter un oeil sur ses seins qui poussaient furieusement contre son chandail. Une vieille habitude, rien de bien sérieux. Du moins c'est ce que je croyais à ce moment-là.

— Il s'appelle Philippe...

Elle a expiré longuement et j'ai pensé à tous ces micro-organismes qu'elle propageait dans mon espace, tous ces microbes, toutes ces particules qui avaient séjourné à l'intérieur de son corps et qu'elle rejetait, comme autant de déchets, chez moi. Dire qu'à une certaine époque ces microbes et ces particules pouvaient passer de son anatomie à la mienne et vice versa sans que j'y voie un quelconque inconvénient.

J'ai imaginé son corps coloré comme un spectre thermique, selon le degré de chaleur que chaque partie dégageait. Le dessus de la tête, les aisselles, la bouche, l'entrejambe, toutes ces zones rougeoyaient, palpitaient, irradiaient dans la pièce.

— Alors tu as enfin trouvé l'homme de ta vie.

— Oui, je pense que cette fois ça y est. Il a toutes les qualités que je recherche chez un partenaire.

Je n'avais pas particulièrement envie de voir défiler la liste. J'avais l'intuition qu'elle serait constituée plutôt de mes contraires. Je suis passé au salon et je me suis laissé tomber sur le divan. Elle tenait absolument à ce que je tente de deviner ce qui l'avait séduite chez lui. Je n'ai pas osé me prononcer. Je ne voulais pas gâcher son plaisir, elle avait dû préparer ce punch tout au long du trajet qui l'avait menée jusqu'ici. Des kilomètres à le retourner dans sa tête de tout bord tout côté afin de trouver la formulation la plus percutante. Je m'attendais à n'importe quoi, une insulte, une

claque, un coup de poignard. Pour finir par conclure qu'il allait probablement s'agir des trois réunis. J'ai fermé les yeux, histoire de voir si je ne pouvais pas anticiper la chute.

— Il est allergique aux fleurs et aux pollens. Il a une dent contre tout ce qui est vert et qui fabrique de l'oxygène. Pour te dire, quand je lui ai décrit notre maison...

— Ma maison.

— Enfin, il a fallu que je lui trouve sa pompe en vitesse, il était en train de suffoquer.

— C'est une force de la nature.

— Oui, mais pour le reste, il est plutôt solide, si tu vois ce que je veux dire.

Depuis notre séparation, elle m'avait tenu au courant de toutes ses fréquentations. Tous les types qui avaient parsemé le cours de sa deuxième vie, je les connaissais de long en large. Elle prenait un malin plaisir à me raconter ce que ces hommes étaient prêts à faire pour elle, alors que je l'avais repoussée. De mon côté, je n'avais aimé personne après elle. J'avais bien eu quelques aventures au début, aveuglé par une sorte d'optimisme bon enfant, mais très vite je m'étais désintéressé de la chose. J'en avais marre de forcer des rencontres qui, chaque fois, s'avéraient plus compliquées et plus décevantes. Sans compter qu'il devenait risqué d'inviter une fille chez moi; aussitôt qu'elle voyait l'allure de la propriété, elle avait peur que je la séquestre ou un truc du genre. De plus, la nuit, à l'intérieur, il n'était pas rare d'entendre gratter quelque rongeur ou battre de l'aile une chauve-souris. À part une vétérinaire ou une gardienne de zoo, je ne voyais pas très bien qui aurait pu ouvrir les jambes dans de pareilles conditions. De toute manière, trois fois sur quatre je n'arrivais même pas à bander.

Bon joueur, mais tout de même sans pousser la géné-

rosité jusqu'à lui accorder un regard, j'ai laissé tomber qu'il était bien chanceux, ce Philippe. Elle n'a pas réagi tout de suite. J'ai tourné la tête, histoire de voir ce qu'elle fabriquait — ses silences avaient le don de m'inquiéter. Elle me dévisageait, les poings sur les hanches et les jambes écartées. Son anatomie m'était suffisamment familière pour que je puisse imaginer, sous sa jupe, ses cuisses bien dures avec ce muscle qu'elle avait de particulièrement développé, le quadriceps vaste interne, qui saillait juste au-dessus du genou. Et au bout de tout ça, un peu coquine, une fossette sur chacune de ses fesses dodues.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Rien. Juste que ce Philippe est bien chanceux d'être tombé sur toi.

Elle a tourné la tête de côté et elle est revenue à moi aussi vite. Entre-temps, tous les muscles de son visage s'étaient contractés. Ils déformaient son allure générale, créant, ici et là, un renflement ou un petit creux, exagérant telle ridicule issue du froncement répété de ses sourcils ou telle autre due tout simplement à l'âge. Elle a prononcé la moitié de la phrase suivante les yeux fermés:

— Qu'est-ce que tu cherches à faire, Édouard?

La question méritait effectivement d'être posée. Souhaitais-je seulement la priver du plaisir qu'elle voulait s'offrir en venant me jeter son bonheur au visage ou croyais-je vraiment que ce type avait de la chance? À moins que je n'aie cherché, par n'importe quel moyen, à me venger du départ de Maxime?

Elle a agité son doigt sous mon nez en m'interdisant de lui parler de cette manière puis elle a fait quelques pas, électrisée par l'irritation.

— T'as pas le droit de venir me dire avec qui je dois

partager ma vie ou avec qui je dois m'envoyer en l'air. Et ton petit air condescendant de celui qui a compris le sens de la vie, garde-le pour Maxime !

Je me suis éjecté du divan et je l'ai prise comme point de mire. En franchissant les quelques pas qui nous séparaient, je lui ai envoyé que dans ce cas-là je révisais ma position pour conclure plutôt que ce type faisait franchement pitié et qu'il avait intérêt à s'envoyer tout de suite une balle dans la tête pendant qu'il l'avait encore toute à lui. Voilà, comme ça, elle pourrait continuer de croire que j'étais contre elle puisque ça lui facilitait tellement la vie.

— Et t'es franchement rancunière, si tu veux savoir. C'est pas suffisant que t'aies récupéré ton fils, il faut que tu me parles de ton Philippe, comme quoi il a les bronches fragiles mais la bite coriace. Si c'est une fois de plus pour me montrer que j'ai eu tort sur toute la ligne, après toutes ces années, il me semble que tu pourrais laisser tomber.

— Pauvre Édouard, tout ça, c'était pour faire la conversation...

Oui, bien sûr, elle s'était tapé vingt minutes de route exclusivement pour venir « converser » avec moi. Elle trouvait sans doute que ma maison avait l'air d'un salon de thé. En fait, je la connaissais suffisamment pour savoir qu'elle n'avait pas l'habitude de déplacer de l'air pour rien. Ou c'était dans le but de se rafraîchir ou c'était pour déclencher une tornade quelque part. Et ce jour-là, j'avais le pressentiment qu'il s'agissait des deux.

— Contrairement à ce que tu penses, je te souhaite pas de mal, Édouard, juste ce que tu mérites. Et si je comprends bien, t'es en train de l'obtenir ; on dirait qu'il reste plus beaucoup de monde autour de toi...

— Justement, à ce sujet, j'ai bien apprécié le fait que

Maxime, sur tes recommandations, décide de s'en aller sans m'en parler au préalable.

— Il m'a demandé la procédure à suivre dans ce genre de situation, alors je lui ai raconté comment on faisait les choses dans cette famille.

J'ai fermé les yeux une seconde. J'avais peine à croire que nous allions encore discuter sur cette histoire. Je lui avais parlé de cette séparation deux ans avant qu'elle devienne effective. C'est Véronique qui m'avait demandé d'attendre que Maxime ait douze ans. J'avais accepté par amour pour elle et pour mon fils, et nous avions repris le cours de notre vie. Le tort qu'elle m'imputait depuis le jour fatidique, c'était de ne pas lui avoir rappelé, chaque semaine, que nous avançons vers la fin.

— T'as fait comme si de rien n'était ! Tu travaillais, tu t'occupais de moi, de Max, du terrain, de la maison. Une fois de temps en temps, tu me mettais la main au cul et je comprenais que t'avais toujours envie de moi. Ça a duré deux ans comme ça, deux années presque parfaites. Et du jour au lendemain, tu m'annonces que l'heure est venue.

Elle a terminé sa tirade appuyée contre la table de la salle à manger, les bras croisés. Le tour de ses paupières et la base de son nez avaient pris une teinte rosâtre. J'aimais assister à ce genre de spectacle. Ce qu'éprouvait Véronique à ce moment-là n'avait rien à voir avec la faiblesse qu'elle manifestait en me parlant de ses amants ou en montant mon fils contre moi. Ce n'était pas de l'animosité ou de la mesquinerie, c'était de la tristesse pure. Un précieux filon de tristesse courant dans le roc entre les couches grotesques d'orgueil et de rancune. Et sous la poussée de cette tristesse, ses muqueuses s'activaient exactement comme se seraient dressés ses cheveux sous l'effet de la peur ou comme auraient durci ses mamelons sous l'effet du froid. Ces réactions puisaient leur source dans quelque

chose de foncièrement organique. C'était à vous donner envie d'être humain.

— Qu'est-ce que tu veux que je réponde à ça, Véronique ? C'est pas parce qu'un jour j'ai compris que je t'aimais plus que je me suis mis à te détester pour autant. J'aurais pu passer le reste de ma vie avec toi, des tas de gens le font.

— Alors pourquoi pas toi ? Tu te croyais plus fort que les autres ?

— Je t'ai expliqué tout ça vingt fois.

— Ça fera vingt et une.

— Non, pas aujourd'hui, j'ai du ménage à faire.

J'ai senti son souffle délicatement parfumé envelopper mon visage. Je n'ai pas pensé aux microbes. J'ai regardé avec attention les rides qui soulignaient ses yeux, le fin duvet qui courait sur sa joue et le rouge éclatant de ses lèvres qui tranchait dramatiquement avec le fond clair de sa peau. Une superbe femme.

J'avais envie de replacer la mèche de cheveux qui avait quitté son oreille, mais je n'ai pas osé. Elle m'a souri plutôt tendrement et nous nous sommes regardés quelques secondes, bien au fond des yeux. Aurais-je pu deviner à cet instant que j'allais me retrouver dans une chambre d'hôtel, en sa compagnie, dans quelques jours à peine ?

— N'oublie pas de doubler ma pension, le mois prochain.

Maintenant que Maxime vivrait là à temps plein, c'est elle qui aurait toutes les dépenses. J'ai essayé de lui expliquer que nous ne pouvions pas tout simplement doubler ce montant puisqu'une partie la concernait, elle. C'était donc l'autre partie, celle englobant les dépenses relatives à Maxime, que je devais doubler. Elle avait manié des chiffres tout le long de sa vie professionnelle, personne n'avait jamais pu l'escroquer

ne serait-ce que d'un seul dollar, par conséquent elle s'est résolue à m'accorder ce point.

Aussitôt que Véronique a passé la porte, j'ai commencé à trembler. N'ayant rien avalé depuis la veille chez Michel, j'ai décidé de mettre la main sur une bière. C'est en ouvrant le réfrigérateur que je me suis aperçu que je tenais les clés de mon ex-femme. Comment s'étaient-elles retrouvées là ? Une bouffée de chaleur phénoménale m'a envahi et j'ai dû m'appuyer sur le comptoir le temps de reprendre mes esprits.

Véronique est réapparue devant la porte. J'ai essayé de lui sourire, mais je crois que l'expérience n'a pas été concluante. Elle a froncé les sourcils puis elle a ouvert.

— Ça va, Édouard ?

Mes yeux ont roulé vers l'arrière et j'ai senti mon corps prêt à s'effondrer. Véronique m'a tendu la main, probablement avec l'intention de m'entraîner jusqu'au divan. Je voyais l'expression de stupeur sur son visage. Ses lèvres bougeaient, mais je n'entendais rien. Je me suis accroché à son bras alors que mes jambes se dérobaient sous moi. C'est elle qui s'est retrouvée au plancher tandis que je réussissais à me cramponner au comptoir. Elle était grotesque et ça m'a arraché un bref sourire. Elle s'est assise et elle a relevé sa jupe pour examiner son genou. Une deuxième bouffée de chaleur m'a submergé mais cette fois, en prime, la pièce s'est mise à tourner. Mes muscles se sont relâchés, mes mains ont glissé sur la surface du comptoir et je me suis écroulé en pivotant sur moi-même. Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais allongé sur le dos, entre les jambes de ma femme, la tête à la hauteur de ses genoux.

— Qu'est-ce que tu fais, Édouard ! ?

Je voyais un bout de sa culotte. Culotte que j'avais

descendue, fait planer dans différentes pièces, chambre, cuisine, salon, salle de bain, sous-sol, grenier, culotte blanche toujours, culotte blanche que j'avais écartée, mordillée, déchirée. Je connaissais son sexe par cœur. Six ans de séparation n'éliminent pas le souvenir de milliers de face-à-face. C'est par là que tout avait commencé. L'amour, Maxime, tout était venu par là. Le désir, la beauté, être beau, se sentir de nouveau être beau, plus grand que nature, plus fort que tout, retrouver un rôle si clair et si extravagant à jouer. Puis tout était parti, tranquillement, sur la pointe des pieds, échine courbée, souliers à la main pour ne réveiller personne, amour, désir, émerveillement, ces globes qui teintaient tout, qui jetaient leur lueur rougeoyante sur le monde, partis à petits pas feutrés.

Elle m'a repoussé du pied et elle s'est relevée d'un bond. Je suis resté couché, les yeux légèrement révoltés, à essayer de comprendre ce qui m'arrivait. Elle était enragée, elle tournait autour de moi en boitant et en s'époussetant.

— Ça va mieux maintenant ?

J'entendais sa voix et ça me plaisait drôlement d'avoir retrouvé l'ouïe. J'ai fait un timide non de la tête. Elle a marché vers le téléphone en marmottant. J'ai regardé le plafond tout ce temps. Quand elle est revenue, elle a ouvert le col de ma chemise pour s'assurer que je ne manquais pas d'air. Il fallait que je lui parle, il fallait absolument que je lui dise quelque chose.

— Non, te fatigue pas, Édouard, une autre fois.

Elle était visiblement agacée par tout ce cirque. Les circonstances l'obligeaient à s'impliquer plus qu'elle ne le souhaitait. Décidément, cette petite visite n'avait pas tourné comme elle l'entendait. J'ai saisi son bras et je lui ai demandé de m'écouter attentivement.

— Tu vas pas me raconter que tu m'aimes encore, quand même, qu'est-ce qui te prend, Édouard, si tu me fais un coup pareil après tout ce que tu m'as obligée à traverser, je crois que je te tue de mes propres mains.

— Je sais pas comment tu vas le prendre, c'est délicat...

Un vent d'inquiétude a traversé son regard. J'ai eu un nouvel aperçu de sa vulnérabilité, de sa peur profonde du désordre contre laquelle elle avait appelé très tôt dans sa vie les chiffres, les cases et les colonnes.

— J'ai plus d'assurance-vie, Véronique. J'ai été obligé de tout annuler, j'avais plus un sou. Si je meurs, tu devras subvenir aux besoins de Max toute seule.

Un vent de soulagement a soufflé sur son visage. Ou alors j'ai tout imaginé.

Quelques minutes plus tard, deux types ont frappé à la porte. Ils sont venus jusqu'à moi et m'ont posé une série de questions auxquelles j'ai répondu avec beaucoup trop de sérieux par oui ou par non. J'essayais d'imaginer de quoi avait l'air la scène vue d'en haut. Planer au ras du plafond et me voir, allongé de travers dans la cuisine, sous le regard méprisant de mon ex-femme, moi le petit malin, flanqué de deux ambulanciers, comme n'importe quel con dans la quarantaine qui décide de poursuivre le prévisible à fond et d'y aller de son premier infarctus.

Et puis monter encore un peu et, cette fois, planer au-dessus du quartier, au-dessus de cette fabuleuse cour — la honte de mon fils — que, malgré les avis répétés de la municipalité, je ne m'étais jamais résolu à raser. Voir cette immense touffe, ce fabuleux toupet, cette rosette rébarbative dans la

chevelure bien coiffée de la banlieue. Voir cet affront aux
tendances du siècle; propreté, antisepsie, gestion et organi-
sation. Voir mon tout premier acte de dissidence.

Fredric Brown
Cauchemar en jaune
États-Unis
1963

Traduit de l'anglais par Jean Sendy

CAUCHEMAR EN JAUNE

Il fut tiré du sommeil par la sonnerie du réveil, mais resta couché un bon moment après l'avoir fait taire, à repasser une dernière fois les plans qu'il avait établis pour une escroquerie dans la journée et un assassinat le soir.

Il n'avait négligé aucun détail, c'était une simple récapitulation finale. A vingt heures quarante-six il serait libre, dans tous les sens du mot. Il avait fixé le moment parce que c'était son quarantième anniversaire et que c'était l'heure exacte où il était né. Sa mère, passionnée d'astrologie, lui avait souvent rappelé la minute précise de sa naissance. Lui-même n'était pas superstitieux, mais cela flattait son sens de l'humour de commencer sa vie nouvelle à quarante ans, à une minute près.

De toutes façons, le temps travaillait contre lui. Homme de loi spécialisé dans les affaires immobilières, il voyait de très grosses sommes passer entre ses mains ; une partie de ces sommes y restait. Un an auparavant, il avait « emprunté » cinq mille dollars, pour les placer dans une affaire sûre, qui allait doubler ou tripler la mise, mais où il en perdit la totalité. Il « emprunta » un nouveau capital, pour diverses spéculations, et pour rattraper sa perte initiale. Il avait maintenant environ trente mille dollars de retard, le trou ne pouvait guère être dissimulé désormais plus de quelques mois et il n'y avait pas le moindre espoir de le combler en si peu de temps. Il avait donc résolu de réaliser le maximum en argent liquide sans éveiller les soupçons, en vendant diverses propriétés. Dans l'après-midi il disposerait de plus de cent mille dollars, plus qu'il ne lui en fallait jusqu'à la fin de ses jours.

Et jamais il ne serait pris. Son départ, sa destination,, sa nouvelle identité, tout était prévu et figolé, il n'avait négligé aucun détail. Il y travaillait depuis des mois.

Sa décision de tuer sa femme, il l'avait prise un peu après coup. Le mobile était simple : il la détestait. Mais c'est seulement après avoir pris la résolution de ne jamais aller en prison, de se suicider s'il était pris, que l'idée lui était venue : puisque de toutes façons il mourrait s'il était pris, il n'avait rien à perdre en laissant derrière lui une femme morte au lieu d'une femme en vie.

Il avait eu beaucoup de mal à ne pas éclater de rire devant l'opportunité du cadeau d'anniversaire qu'elle lui avait fait (la veille avec vingt-quatre heures d'avance) : une belle valise neuve. Elle l'avait aussi amené à accepter de fêter son anniversaire en allant dîner en ville, à sept heures. Elle ne se doutait pas de ce qu'il avait préparé pour continuer la soirée de fête, Il la ramènerait à la maison avant vingt heures quarante-six et satisferait son goût pour les choses bien faites en se rendant veuf à la minute précise. Il y avait aussi un avantage pratique à la laisser morte : s'il l'abandonnait vivante et endormie, elle comprendrait ce qui s'était passé et alerterait la police en constatant, au matin, qu'il était parti. S'il la laissait morte, le cadavre ne serait pas trouvé avant deux et peut-être trois jours, ce qui lui assurerait une avance bien plus confortable.

A son bureau tout se passa à merveille ; quand l'heure, fut venue d'aller retrouver sa femme, tout était paré. Mais elle traîna devant les cocktails et traîna encore au restaurant ; il en vint à se demander avec inquiétude s'il arriverait à la ramener à la maison avant vingt heures quarante-six C'était ridicule, il le savait bien, mais il avait fini par attacher une grande importance au fait qu'il voulait être libre à ce moment-là et non une minute avant ou une minute après. Il gardait l'œil sur sa montre.

Attendre d'être entrés dans la maison l'aurait mis en retard de trente secondes. Mais sur le porche, dans l'obscurité, il n'y avait aucun danger ; il ne risquait rien, pas plus qu'à l'intérieur de la maison. Il abattit la matraque de toutes ses forces, pendant qu'elle attendait qu'il sorte sa clé pour ouvrir la porte. Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe et parvint à la maintenir debout, tout en ouvrant la porte de l'autre main et en la refermant de l'intérieur.

Il posa alors le doigt sur l'interrupteur et une lumière jaunâtre envahit la pièce. Avant qu'ils aient pu voir que sa femme était morte et qu'il maintenait le cadavre d'un bras, tous les invités à la soirée d'anniversaire hurlèrent d'une seule voix :

- Surprise !

Roch Carrier
Le chandail de hockey
Québec
1979

Le chandail de hockey

Roch Carrier

Les hivers de mon enfance étaient des saisons longues, longues. Nous vivions en trois lieux: l'école, l'église et la patinoire. Les vrais combats se gagnaient sur la patinoire. La vraie force apparaissait sur la patinoire. Les vrais chefs se manifestaient sur la patinoire. L'école était une sorte de punition. Les parents ont toujours envie de punir les enfants et l'école était leur façon la plus naturelle de nous punir. De plus, l'école était un endroit tranquille où l'on pouvait préparer les prochaines parties de hockey, dessiner les prochaines stratégies. Quant à l'église, nous trouvions là le repos de Dieu: on y oubliait l'école et on rêvait à la prochaine partie de hockey. A travers nos rêveries, il nous arrivait de réciter une prière: c'était pour demander à Dieu de nous aider à jouer aussi bien que Maurice Richard.

Tous, nous portions le même costume que lui, ce costume rouge, blanc, bleu des Canadiens de Montréal, la meilleure équipe de hockey au monde: tous, nous peignions nos cheveux à la manière de Maurice Richard et, pour les tenir en place, nous utilisions une sorte de colle, beaucoup de colle. Nous lacions nos patins à la manière de Maurice Richard, nous mettions le ruban gommé sur nos bâtons à la manière de Maurice Richard. Nous découpons dans les journaux toutes ses photographies. Vraiment nous savions tout à son sujet.

Sur la glace, au coup de sifflet de l'arbitre, les deux équipes s'élançaient sur le disque de caoutchouc, nous étions cinq Maurice Richard contre cinq autres Maurice Richard à qui nous arrachions le disque; nous étions dix joueurs qui portions, avec le même enthousiasme, l'uniforme des Canadiens de Montréal. Tous nous arborions² au dos le très célèbre numéro 9.

Un jour, mon chandail des Canadiens de Montréal était devenu trop étroit; puis il était déchiré ici et là, troué. Ma mère me dit: "Avec ce vieux chandail, tu vas nous faire passer pour pauvres!" Elle fit ce qu'elle faisait chaque fois que nous avions besoin de vêtements. Elle commença de feuilleter le catalogue que la compagnie Eaton³ nous en voyait par la poste chaque année. Ma mère était fière. Elle n'a jamais voulu nous habiller au magasin général; seule pouvait nous convenir la dernière mode du catalogue Eaton. Ma mère n'aimait pas les formules de commande incluses dans le catalogue; elles étaient écrites en anglais et elle n'y comprenait rien. Pour commander mon chandail de hockey, elle fit ce qu'elle faisait d'habitude; elle prit son papier à lettres et elle écrivit de sa douce calligraphie d'institutrice:

"Cher Monsieur Eaton, auriez-vous l'amabilité de m'envoyer un chandail de hockey des Canadiens pour mon garçon qui a dix ans et qui est un peu trop grand pour son âge et que le docteur Robitaille trouve un peu trop maigre? Je vous envoie trois piastres et retournez-moi le reste s'il en reste. J'espère que votre emballage va être mieux fait que la dernière fois."

Monsieur Eaton répondit rapidement à la lettre de ma mère. Deux semaines plus tard, nous recevions le chandail. Ce jour-là j'eus une des plus grandes déceptions de ma vie! Je puis dire que j'ai, ce jour-là, connu une très grande tristesse. Au lieu du chandail bleu, blanc, rouge des Canadiens de Montréal, M. Eaton nous avait envoyé un chandail bleu et blanc, avec la feuille d'érable au devant, le chandail des Maple Leafs de Toronto. J'avais toujours porté le chandail bleu, blanc, rouge des Canadiens de Montréal; tous mes amis portaient le chandail bleu, blanc, rouge; jamais dans mon village, quelqu'un n'avait porté le chandail de Maple Leafs de Toronto. De plus, l'équipe de Toronto se faisait terrasser régulièrement par les triomphants Canadiens. Les larmes aux yeux, je trouvai assez de force pour dire:

- J'porterai jamais cet uniforme-là.

- Mon garçon, tu vas d'abord l'essayer! Si tu te fais une idée sur les choses avant de les essayer, mon garçon, tu n'iras pas loin dans la vie...

Ma mère m'avait enfoncé sur les épaules le chandail bleu et blanc des Maple Leafs de Toronto, et, déjà, j'avais les bras enfilés dans les manches. Elle tira le chandail sur moi et s'appliqua à aplâtr tous les plis de cette abominable feuille d'érable sur laquelle, en pleine poitrine, étaient écrits les mots: Toronto Maple Leafs. Je pleurais.

- J'pourrai jamais porter ça.

- Pourquoi? Ce chandail-là te va bien... Comme un gant...

- Maurice Richard se mettrait jamais ça sur le dos...

- T'es pas Maurice Richard. Puis, c'est pas ce qu'on se met sur le dos qui compte, c'est ce qu'on se met dans la tête...

- Vous ne me mettez pas dans la tête de porter le chandail de Maple Leafs de Toronto.

Ma mère eut un gros soupir désespéré et elle m'expliqua:

- Si tu gardes pas ce chandail qui te fait bien, il va falloir que j'écrive à M. Eaton pour lui expliquer que tu veux pas porter le chandail de Toronto. M. Eaton, c'est un anglais, il va être insulté parce que lui, il aime les Maple Leafs de Toronto. S'il est insulté, penses-tu qu'il va nous répondre très vite? Le printemps va arriver et tu auras pas joué une seule partie parce que tu auras pas voulu porter le beau chandail bleu que tu as sur le dos.



Je fus donc obligé de porter le chandail des Maple Leafs. Quand j'arrivai à la patinoire avec ce chandail, tous les Maurice Richard en bleu, blanc, rouge s'approchèrent un à un pour regarder ça. Au coup de sifflet de l'arbitre, je partis prendre mon poste habituel. Le chef d'équipe vint me prévenir que je ferais plutôt partie de la deuxième ligne d'attaque. Quelques minutes plus tard, la deuxième ligne fut appelée; je sautai sur la glace. Le chandail des Maple Leafs pesait sur mes épaules comme une montagne. Le chef d'équipe vint me dire d'attendre; il aurait besoin de moi à la défense, plus tard. A la troisième période, je n'avais pas encore joué; un des joueurs de défense reçut un coup de bâton sur le nez, il saignait; je sautai sur la glace; mon heure était venue! L'arbitre siffla; il m'infligea une punition. Il prétendait que j'avais sauté sur la glace quand il y avait encore cinq joueurs. C'en était trop! C'était trop injuste!

C'est de la persécution! C'est à cause de mon chandail bleu! Je frappai mon bâton sur la glace si fort qu'il se brisa. Soulagé, je me penchai pour ramasser les débris. Me relevant, je vis le jeune vicaire⁴, en patins, devant moi:

- Mon enfant, ce n'est pas parce que tu as un petit chandail neuf des Maple Leafs de Toronto, au contraire des autres, que tu vas nous faire la loi. Un bon jeune homme ne se met pas en colère. Enlève tes patins et va à l'église demander pardon à Dieu.

Avec mon chandail des Maple Leafs de Toronto, je me rendis à l'église. Je priai Dieu; je lui demandai qu'il envoie au plus vite des mites qui viendraient dévorer mon chandail des Maple Leafs de Toronto.

Dominique Demers
Là où la mer commence

Québec
2001

s'était souvent imaginé poussant une des portes ouvragées dont Alban lui avait parlé. Quels mystères dissimulaient-elles ? Parfois aussi, sans qu'elle comprenne pourquoi, elle revoyait dans ses rêves le renard prisonnier de l'enclos, la pauvre bête au regard si triste.

J'espérais encore que mon amie abandonnerait son projet insensé lorsqu'un matin elle me réveilla en lançant de petits cailloux à ma fenêtre. Le jour commençait à peine à se lever. Dans la maison, tout le monde dormait. Et pourtant, elle était là, les yeux hagards, les cheveux en bataille, le manteau de travers. Je courus à la cuisine et la fis entrer.

Elle se jeta aussitôt dans mes bras. J'avais l'habitude de ses débordements, Maybel était d'une intensité étonnante. Pourtant, je ne l'avais encore jamais vue dans un état pareil. Elle finit par s'asseoir, se releva aussitôt pour approcher sa chaise de la mienne et prit mes mains entre les siennes.

— Florence... Mon amie, ma sœur... Écoute-moi, je t'en supplie.

J'étais impressionnée par ce ton grandiose. Je tentai quand même de la calmer avec des paroles sages et sensées.

— Tout doux, la Belle. Oui... Là, c'est mieux. Maintenant, dis-moi ce qui se passe...

— Je l'ai vu, Florence ! éclata-t-elle à nouveau. La Bête !

Elle avait attendu que la lune soit pleine et le ciel dégagé. Elle avait glissé, en canot, jusqu'à la baie des Porcs-Épics avec l'intention d'escalader la

À partir de ce jour, le nom resta : désormais, on l'appelait la Bête.

Je savais que Maybel caressait depuis longtemps le projet de l'approcher. Étrangement, ces nouvelles informations ne contribuèrent qu'à fouetter son désir. Elle avait gardé une curiosité d'enfant et une propension fabuleuse pour les jeux d'imagination. Toutes ces années, depuis le débarquement d'Oswald Grant avec son fils et le cadavre de sa femme, elle leur avait inventé des passés, des pulsions, des secrets, des rêves. Maintenant, elle voulait savoir. Que se passait-il dans l'esprit et le cœur de ce jeune homme au visage ravagé qui était malgré tout son premier voisin et n'était sans doute que de quelques années son aîné ?

Il y avait plus. Maybel, comme sa tante, n'avait rien d'une sorcière, mais elle était un peu fée. Elle pressentait les choses. Or, elle avait toujours été attirée par le manoir de l'anse aux Bouleaux. Elle

montagne Ronde pour voir si la Bête serait là. Sinon, elle irait fouiller la forêt de la pointe aux Épinettes et pousserait même jusqu'au cap Enragé, s'il le fallait. Tant pis pour les menaces de l'Écos-sais !

Elle avait emprunté un vieux sentier tortueux semé de petites roches couleur de suie, craquantes comme des coquilles d'œufs. C'était un ancien chemin de coupe délaissé depuis qu'un étranger s'était élancé du sommet. On disait l'endroit maléfique. Des hommes avaient rapporté que des vapeurs inquiétantes transpiraient du sol et une fois au sommet, on risquait d'être pris par une étrange ivresse. C'est ce qui serait arrivé au voyageur qu'on avait retrouvé sur la plage, le corps en étoile, bras et jambes écartés, tous ses os broyés. Une fois au sommet, étourdi par des humeurs folles, l'homme se serait cru capable de voler.

Mais Maybel ne se laissait pas impressionner par ces légendes.

— J'ai quitté le sentier pour aller plus vite, raconta-t-elle, le souffle encore court. Je suis montée tout droit, en m'accrochant aux branches dans le gros à-pic. Sitôt en haut, je l'ai vu.

Il se tenait debout sur la crête, son corps massif se détachait dans la nuit bleue. Le vent faisait danser l'écharpe autour de son cou.

— J'ai vu la Bête se pencher, puis se relever, poursuivait-elle. Un rat pendait au bout de son bras. L'animal gigotait encore. J'ai remarqué que la main de la Bête était protégée par un morceau de cuir.

Il s'est penché à nouveau pour fracasser le rat contre le sol. Je me souviens du bruit...

Maybel fit une pause. Elle semblait extrêmement nerveuse.

— J'ai crié, admit-elle d'une petite voix navrée. J'avais peur, Florence. Et j'étais dégoûtée !

William Grant s'arrêta, le bras encore tendu, et il se tourna vers Maybel. Elle vit alors qu'il portait un masque et que des éclairs fusaient de ses yeux.

— Disparaissez ! rugit-il.

Maybel faillit obéir. Elle était morte de frayer et se maudissait déjà d'être venue. Mais en même temps, quelque part en elle, une petite voix lui commandait de rester. Et de défier la Bête.

Le jeune homme parut surpris de constater qu'elle ne bougeait pas. Il fit un pas vers Maybel et, pour lui faire peur davantage, pour la forcer à partir, il lança le rat à ses pieds.

— Prenez-le ! Il est à vous ! C'est ce que vous voulez, non ? demanda-t-il avec un ricanement mauvais.

À cet instant, Maybel découvrit qu'elle avait moins peur.

— Il en faisait trop, m'expliqua-t-elle. Il voulait trop que je décampe. Et puis ses yeux... Une fois la colère partie, ses yeux le trahissaient. Il n'avait pas le regard d'une bête dangereuse... ou d'un mangeur de rats.

Maybel était captivée par le regard de cet homme. Il fit un pas de plus. Elle sentit ses jambes ramollir, mais parvint à garder son regard rivé au

sien. Un nuage vint voiler la lune. Le vent fit voler un bout d'écharpe. On eût dit un grand oiseau écarlate.

— Vous me faites pas peur, attaqua Maybel en le défiant de ses yeux mauves.

Elle enjamba le cadavre du petit rongeur et s'approcha de la Bête en soutenant son regard. Instinctivement, il cacha le bas de son visage de ses mains.

— Votre masque est bien en place. Inquiétez-vous pas... Je vois rien que vos yeux... et votre écharpe.

— Idiote ! Déguerpissez pendant qu'il est encore temps.

Une brusque colère enflamma Maybel. Elle fit encore un pas. Par défi. Elle se sentait soudain animée par une extraordinaire énergie.

— Ils n'ont pas raison de vous traiter de Bête au village, lui lança-t-elle d'une voix étonnamment ferme. Les vraies bêtes savent mieux vivre que le fils de l'Écossais avec sa face masquée. Je ne sais pas ce que vous faites avec vos rats, mais je m'en fiche royalement. Vous pouvez aller au diable quant à moi.

Elle braquait encore sur lui ses yeux de lavande.

— C'est bien dommage que vous ayez la face ravagée... « Pourrie ! » qu'ils disent au village... Le saviez-vous ? Mais c'est pas une raison pour jouer à l'épouvantail en essayant de faire peur à du monde comme moi qui ne vous voulais pas de mal. C'est méchant ! Et moi, ça m'enrage...

Maybel inspira, encore chargée à bloc, tout à sa fureur. L'écharpe vint fouetter le bas du masque. La Belle eut une brusque inspiration.

— Moi aussi, j'ai perdu ma mère, dit-elle encore. J'avais deux ans... Je ne sais même pas à quoi elle ressemblait. Je n'ai aucun souvenir. La vôtre est partie quand vous étiez juste un peu plus jeune que moi aujourd'hui. Mais j'ai l'impression que vous êtes drapé dans votre malheur comme dans cette écharpe qui devait lui appartenir. Non ? Eh bien... Restez dans votre malheur et continuez de jouer à la Bête si ça vous chante. Moi, ça ne m'impressionne pas.

Maybel fit une pause pour reprendre son souffle. Sa rage tombait comme un vent d'été. Elle se sentait surtout chagrinée par cette rencontre. Elle allait retourner dans son anse et lui dans ses terres privées. Ils resteraient de bien étranges voisins. Maybel ajouta encore, d'une voix moins affirmée :

— Si, un jour, par grand miracle, ça vous chante d'imiter un peu les humains ; si, un jour, ça vous dit de sympathiser, comme on fait d'habitude entre voisins, faites-moi signe. Un grand coup d'écharpe, tiens !

La voix de Maybel s'était brisée sur ces derniers mots. Toute sa fureur l'avait déjà désertée, chassée par une émotion nouvelle. La Bête la contemplait d'un regard douloureux. Maybel se sentait hypnotisée par ces sombres iris où brillait une mystérieuse lumière.

— J'ai dévalé la montagne en courant, poursuivait-

Là où la mer commence

elle. Une fois en bas, j'avais besoin de raconter. Je ne pouvais pas en parler chez moi parce qu'Alban est trop inquiet depuis que le fils de l'Écossais a laissé entendre que son père pourrait rôder dans l'anse. Alors je suis venue...

Elle fit une pause, espérant de moi un sourire pour montrer que j'étais d'accord avec cette visite très matinale. Puis une ombre voila son regard. Elle approcha encore son visage du mien, comme pour me révéler un secret.

— Pendant que je courais sur le sentier de la montagne Ronde, j'ai compris tout d'un coup ce qui m'avait tant frappée dans le regard de la Bête. C'étaient les mêmes yeux que ceux du renard de l'enclos ! Comprends-tu, Florence ? Le même regard. (Celui d'un prisonnier !)

Je n'étais pas sûre de comprendre ce qui bouleversait tant la Belle, mais elle faisait pitié à voir. La petite sauterelle de l'anse, comme l'appelait Alban, semblait bien affligée. Alors j'entrepris de la consoler en caressant doucement ses cheveux.

— J'aurais pas dû me fâcher, Florence, dit-elle encore pendant que mes mains couraient dans la folle avoine de sa tignasse. J'aurais dû l'apprivoiser. Maintenant, c'est trop tard.

Joselito Michaud
Dans mes yeux à moi
Québec
2011

PARTIR

10 novembre 1975, dans le village de Sainte-Hélène-de-Mancebourg en Abitibi, une journée pas tout à fait comme les autres allait s'inscrire dans le calendrier des événements marquants de ma vie. Depuis l'aube, une pluie fine se déversait tout doucement. L'odeur de la terre mouillée se répandait et se mélangeait à celle du café fraîchement fait. Ça sentait bon. Le jour venait à peine de se lever. Suivant mon habitude, j'avais encore occupé ma nuit du mieux que j'avais pu pour me rendre jusqu'au matin. La nuit, j'étais en proie à la peur; je n'y pouvais rien.

Ce matin-là, c'était la troisième fois en moins de cinq ans que je devais déménager mon petit monde. Ballotté d'une famille d'accueil à une autre, j'essayais tout le temps de m'enraciner quelque part et de trouver mes points de repère, sans manifester mon mécontentement, de crainte que l'on ne m'aime plus.

Du haut de mes sept ans et des poussières, j'étais devenu un chevalier errant qui se battait pour survivre aux chamboulements. Je me tenais le corps bien droit, afin de simuler une force que je n'avais

pas encore. Déjà, j'avais un certain orgueil qui me défendait de me montrer vulnérable. Je voulais paraître fort. En solitaire, je devais faire mon chemin et vivre, en tâchant de ne pas trop me demander ce qui allait m'arriver. De toute façon, je n'étais pas en âge de répondre à ces questionnements.

J'allais partir une fois de plus à la conquête d'un nouveau chez-moi, la demeure des Rivard. J'étais plein d'inquiétudes, les mêmes qui m'habitaient depuis trop longtemps et qui me hantaient nuit et jour. Ma tête était remplie de pensées confuses. Mon cœur était tout barbouillé. J'avais l'estomac noué. Pourtant, j'avais l'habitude de ces départs prématurés.

Mes pieds avaient mal dans leurs chaussures éculées et percées. Ma douleur était lancinante, mais je ne savais pas comment m'en débarrasser. Vêtu de mon seul complet trois pièces assorties, veste, pantalon et gilet, que l'usure du temps avait rétréci, je tentais d'avoir fière allure. Mes bras étaient devenus trop longs et mon corps était à l'étroit dans cet habit de tweed, légué par un plus grand qui l'avait usé jusqu'à la corde. Malgré cela, je voulais le porter avec une certaine dignité; je me sentais déjà comme un petit homme. Trop serré, mon nœud de cravate m'étranglait. Depuis quelques mois, j'avais beaucoup grandi. Personne ne s'en était rendu compte, sauf moi. Je passais souvent inaperçu.

Quitter enfin les Surprenant, après deux années et demie à vivre à la dure, me redonnait l'espoir d'une vie meilleure. J'étais vraiment soulagé à l'idée de fuir définitivement ce lieu maudit, où la violence faisait partie du quotidien. Comme ma foi avait été

quelque peu ébranlée par ce que j'avais vu, entendu et subi durant mon séjour chez eux, je n'osais pas encore croire à la délivrance qui s'annonçait. J'avais longtemps pensé que je ne parviendrais pas à me sortir sain et sauf de cette atmosphère invivable.

Les Surprenant s'étaient retirés volontairement, quelques années auparavant, à l'abri des regards indiscrets de voisins trop bavards. Perdu dans cette campagne lointaine, j'éprouvais un sentiment d'isolement total, ce qui augmentait l'intensité dramatique des scènes qui se déroulaient sous mes yeux.

Sous mes allures de conquérant se cachait une peur profondément ancrée qu'il m'était de plus en plus difficile de dissimuler; elle est apparue tôt dans ma vie. C'est chez les Surprenant qu'elle a fait son nid en moi. J'étais en symbiose avec elle. La peur a tissé la toile de ma vie pour m'asservir. J'ai dû composer avec cet état de fait et peut-être devrai-je vivre ainsi à jamais.

Ce matin-là, je suis parti de chez les Surprenant avec une certaine détermination, mais le cœur battant; en silence. Je me suis armé de courage afin de marcher d'une manière digne, en m'efforçant de ne pas courber l'échine sous le poids de mon jeune vécu. Un sentiment de fierté m'habitait. Chaque pas que je faisais vers la voiture m'extirpait de leur joug; un joug imposé graduellement depuis mon arrivée. J'ai jeté un dernier regard furtif dans leur direction, sans même esquisser le moindre sourire; ma mâchoire était bien trop serrée. Ils pouvaient me dévisager avec hostilité, je ne les craignais plus. Je ne les craindrais plus jamais. L'emprise qu'ils avaient eue sur moi s'était définitivement envolée.

Je me suis détourné afin de regarder droit devant, pour éviter de trop leur en vouloir. Il me restait suffisamment de colère pour faire la route. Des sentiments contradictoires m'ont tout de même effleuré l'esprit. J'aurais aimé pouvoir leur pardonner et partir l'âme en paix ; c'était peut-être trop me demander dans les circonstances d'alors. Le souvenir des années passées chez eux était si douloureux qu'il me pourchasserait longtemps encore.

Pendant le trajet qui menait à ma nouvelle demeure, j'avais la ferme intention d'essayer de m'en délester afin de voyager plus léger. Dans ma tête d'enfant, je ne savais trop comment faire pour y parvenir. À cette époque, je voyais l'enfance comme une prison dont j'allais enfin pouvoir m'échapper en devenant adulte. J'ai d'ailleurs appris à compter en biffant sur le calendrier les jours qu'il me restait à faire avant d'arriver à ma libération. Atteindre dix-huit ans était beaucoup plus qu'un but, c'était devenu une obsession. Dans mes yeux à moi, j'étais à plusieurs années du bonheur absolu. Cependant, il fallait tenir bon pour me rendre jusque-là. Avec un peu de chance, j'y parviendrais réellement un jour.

Dès mon plus jeune âge, malgré tous les obstacles rencontrés sur ma route jusque-là, je bénéficiais d'une propension à savourer les moindres petits plaisirs de la vie. Même dans les moments les plus difficiles, j'étais convaincu que tout passe. Il faut seulement cultiver sa patience, ce que j'avais appris à faire avec le temps, non sans efforts et quelques remises en question.

D'une seule main, je portais péniblement ma petite valise bleue en carton mou, prématurément

vieille et marquée par plusieurs égratignures, dans laquelle je conservais précieusement quelques reliques de mon passé pas si lointain : deux vêtements soigneusement rangés, un caleçon long, une paire de chaussettes de laine, un livre d'images délavées d'animaux de ferme et un chapelet aux gros grains que les religieuses m'avaient gentiment offert à mon départ de la crèche Saint-Jean-Baptiste de Québec, quatre ans plus tôt.

De l'autre main, je m'agrippais fermement à ma peluche Baby blue. J'avais l'essentiel de ma vie entre les mains.

avant, j'allais devoir tracer mon chemin par moi-même et jeter les balises là où il faut.
Ce matin-là, j'ai quitté mon île.

ET APRÈS ?

Trop souvent, je me suis convaincu que les épreuves que j'ai vécues n'étaient pas si graves qu'elles en avaient l'air, et pourtant, elles avaient assurément existé et elles m'avaient poursuivi. Elles avaient aussi forgé ma personnalité, avec ses failles et ses forces. J'étais outillé pour faire face aux revers de la vie.

À force de vivre dans l'adversité, j'avais érigé un mur. J'ai dû grandir dans ma forteresse, afin de réussir à affronter le monde. Quelquefois, j'étais obligé de rester à l'intérieur. Généralement, ce mur m'a empêché d'être en contact avec le mal, celui qu'on me faisait subir. J'ai eu de la difficulté à m'en extirper. Il m'a fallu combattre mes démons intérieurs, qui se manifestaient par des peurs diverses et variées. Graduellement, j'ai commencé à apprivoiser le monde extérieur.

Un jour, au moment où je ne m'y attendais pas, les briques que j'avais soigneusement posées une à une avec acharnement se sont mises à s'effriter. L'édifice a commencé à s'écrouler. Et là, mon mur a volé en éclats. J'étais nu comme un ver. J'ai dû sortir de ma tanière. Je suis allé à ma rencontre,

sans savoir qui j'allais visiter et qui j'allais découvrir. C'étaient les balbutiements de ma propre quête. J'ai alors assisté à ma deuxième naissance. *Dans mes yeux à moi*, la vie apparaissait sous un jour nouveau.

J'en suis venu à la conclusion que peu importent les plans que nous faisons, la vie se charge de nous rappeler qu'on peut peu de chose contre le destin. La vie possède tous les droits : le droit de regard, le droit de réserve et le droit de veto, entre autres choses. Quelqu'un quelque part lui a conféré tous les pouvoirs. Qui dicte les conditions de notre existence sans admettre que nous puissions les remettre en question ? De qui s'agit-il ? Répondez-moi. J'aimerais tant le connaître pour mieux comprendre ce qu'il attend de nous.

Cependant, libre à nous de nous poser en justicier pour faire valoir nos droits. Mais en réalité de quels droits disposons-nous ? Le seul que je connaisse suffisamment et que j'applique au besoin est celui de la résilience : se relever après l'adversité. Ce qui exige de nous courage et ténacité.

À me poser autant de questions, comme je l'ai fait trop souvent en silence, j'ai fini par déchiffrer en partie certaines énigmes de la vie. Par le fait même, j'ai trouvé ainsi un véritable sens au parcours que j'ai emprunté jusqu'à ce jour, et aussi à celui qui s'offre maintenant à moi.

J'ai compris que parfois, arrivés à destination, il faut simplement changer de gare, prendre un autre train et observer l'horizon. Faire confiance à la vie, accepter les arrêts obligatoires et espérer le meilleur. Il faut savoir apprécier ce que la vie nous

offre, apprendre à vivre en n'attendant rien d'elle, c'est presque un devoir.

Comme me l'a dit grand-maman quelques jours avant sa mort, « nous avons tous une part sombre en nous, tout comme nous possédons un côté lumineux. Faire face à cette part d'ombre, c'est aussi tenter de la maîtriser ».

Denis Monette
L'ermite

Québec
1998

Prologue

Un maringouin s'était déposé sur sa main gauche et, d'un geste rapide de la main droite, l'homme l'écrasa tout en marmonnant: «Tu m'prendras pas une goutte de mon sang, toi!» Puis, faisant fi de la chenille qui rampait sur la moustiquaire et de l'araignée qui tissait sa toile entre la poutre et le plafond, Samuel Bourque sortit de son shack pour se diriger vers la bécosse. Besoin naturel accompli, il déversa de la chaux pour atténuer les odeurs tout en chassant du pied une couleuvre qui voulait faire de sa chiotte, son refuge. Samedi 17 juillet 1948. Un jour comme les autres depuis qu'il avait déserté la grande ville pour vivre seul dans cette cambuse dix ans auparavant. Une cabane de bois au sommet d'une butte qui surplombait un lac artificiel à Saint-Calixte. Une cabane louée pour un été et qu'il n'avait, dès lors, jamais quittée.

— Sam, viens icitte une minute. Faut que j'te parle.

C'était Piquet, son unique voisin. Hector Piquette dit «Piquet» parce qu'il était petit, droit et raide comme un pieu, malgré ses soixante et onze ans. Piquet qui habitait depuis quinze ans un chalet un peu plus grand qu'il partageait avec Charlotte, celle que tout le monde appelait «la veuve», avec

laquelle il était «accoté». Soixante-dix ans, maigrelette, les cheveux blancs, les doigts jaunis par la cigarette, Charlotte avait rejoint Piquet dans son camp après avoir enterré son mari au village. Et ce, avec la bénédiction du curé qui n'avait pas insisté pour les marier, parce que ni l'un ni l'autre n'avait d'enfants.

Une centaine de pieds séparaient le chalet de Piquet du shack de Sam. Et ils se parlaient chaque jour, leurs voix transmises par l'écho, à moins d'être étouffées par les bruissements d'ailerons d'un mariage d'oiseaux.

— Bon, qu'est-ce que tu as à m'dire? Encore une nouvelle de ton journal?

— Non, Sam, c'est sérieux, c'est important.

— J't'écoute. La veuve n'est pas malade, au moins?

— Pas une miette! Elle fait bouillir sa rhubarbe pour faire sa confiture.

— Alors, c'est quoi?

— Une fille! J'arrive du village, c'est l'curé qui m'en a parlé.

— J'comprends pas. C'est quoi, l'affaire?

— Une fille qui vient de Montréal. Elle s'est réfugiée chez l'curé. Y cherche à la caser pour quelque temps. Y'est mal pris. On a pensé à toi...

— À moi? Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire-là?

— Laisse-moi t'raconter. Après, tu décideras.

— Décider quoi?

— Écoute, c'est une fille qui devait habiter chez sa sœur à Saint-Lin. Rendue là, l'autre voulait pas d'elle. Avec son mari pis ses quatre enfants, tu comprends... En plus, paraît qu'elles s'accordent pas. La fille s'est laissée dire que le curé d'icitte se cherchait une servante. Une maudite belle mente-

rie, le curé en a une depuis cinq ans. Pis est encore bonne pour un autre dix ans, la vieille Hortense. Ben, comme on peut pas l'abandonner, y cherche à la caser. Y'a pensé qu'tu pourrais peut-être l'héberger pour une durée. Le temps d'la placer ailleurs, d'lui trouver une famille.

— Es-tu après devenir fou? Pis, l'curé Talbert itou? J'ai pas besoin d'personne! J'ai un shack d'une seule pièce, pis c'est grand comme ma gueule!

— Ouais... t'as raison, mais n'empêche que ça t'ferait une servante. Pis, pour rien à part ça! Juste logée pis nourrie. Juste pour un bout d'temps, Sam. On peut pas sacrer une fille de vingt ans dans la rue!

— Ben, qu'il la garde, lui! Le presbytère est assez grand! Depuis quand qu'un homme de Dieu veut envoyer une fille dans l'shack d'un vieux?

— Voyons donc, Sam, la garder, ça s'fait pas! Les commérages... Le curé est trop jeune, ça ferait jaser. Pis sa vieille servante risquerait de s'choquer pis d's'en aller. Penses-y un peu, Sam! C'est un service qu'y te demande, pas un sacrifice! Juste pour un bout d'temps... Pis, avec un homme de soixante ans, ça risque pas d'faire courir les langues.

— T'es fou ou quoi? Tu sais bien que j'ai pas d'place pour deux, Piquet! Même pour un soir ou deux, c'est un shack que j'ai, pas un chalet!

— T'as quand même un sofa, c'est mieux que d'coucher dans la rue. Le curé m'a dit de pas t'forcer, mais n'empêche que ça lui donnerait un bon coup de main...

— Pourquoi elle retourne pas d'où elle vient? Montréal, c'est pas l'bout du monde, non? Elle couchait sûrement pas dans la rue avant d'arriver ici?

— Reste à voir! Sa mère est à l'asile, elle a pas d'père, pas d'famille...

— Alors, qu'on force sa sœur à la prendre! Pour un bout d'temps, comme dit le curé. Mon shack, c'est une soue à cochons! Tu l'sais, Piquet! C'est pas une place pour héberger une fille qui vient d'la ville! Y'a juste une commode, une table, deux chaises, mon lit pis le sofa. Aussi bien la loger dans une écurie, ce serait plus grand qu'chez moi! Ç'a pas d'maudit bon sens, cette affaire-là!

— J'sais ben, mais avec un brin de bonne volonté...
— Pourquoi tu la prends pas chez toi, Piquet? T'as un sofa toi aussi, non?

— Voyons donc! Avec la veuve, son linge, ses pots de cornichons... On est déjà à l'étréit... Pis, avec les services que j'te rends...

— Quels services?

— Ben... fais-moi pas parler, Sam. La veuve de temps en temps...

— Ça, c'est toi qui l'as voulu! J'ai jamais rien demandé, moi!

— N'empêche que tu la refuses pas quand ça s'présente.

— Peut-être, mais de quoi tu t'mêles, Piquet? Pourquoi veux-tu absolument que j'la prenne, cette fille-là?

— Parce que j'l'ai vue, Sam, parce qu'elle fait pitié. Elle sait plus où aller, elle avait les larmes aux yeux. Une fille pleine de santé. Une fille rejetée... Avec un peu d'cœur, comme disait l'curé...

Piquet connaissait bien le point sensible de son voisin. Il venait de prononcer les mots qu'il fallait pour que Sam baisse la tête, réfléchisse, se gratte le menton. Samuel Bourque fondait devant la souffrance d'autrui. Il ne supportait même pas que la veuve ait un mal de reins sans la frotter avec du camphre. Il avait même pris soin d'un moineau qui s'était brisé

une aile, jusqu'à ce qu'il reprenne son envol. Solitaire, ermite dans son shack, Sam avait quand même et sans cesse le cœur sur la main.

— Va m'falloir la nourrir, la fille?

— Oui, mais en échange, elle va travailler, elle va décroter, elle va aider.

— Aider à quoi? J'm'arrange tout seul depuis dix ans... Pis, la nourrir, ça prend d'l'argent. J'en ai pas...

— Sam, à d'autres, pas à moé... Une boîte de bines, une soupe au chou, un morceau d'pain, c'est pas ça qui va te ruiner.

— N'empêche que ça n'a pas d'bon sens, cette affaire-là! Une fille dans mon shack... Une fille de vingt ans à part ça! J'ai même pas un rideau qui sépare mon lit du sofa.

— Si c'est ça qui t'gêne, la veuve peut s'occuper d'ça. Avec elle...

— Non, laisse faire, j'vais m'arranger avec ça.

— Ça veut dire que t'acceptes? Tu veux ben la prendre pour un bout d'temps?

— Un bout d'temps... pas longtemps! T'as besoin de l'dire au curé! Reste à savoir si la fille va accepter l'arrangement. Pas d'électricité, la bécosse dehors, l'eau à la pompe... Pour une fille d'la ville, ça m'surprendrait que ça fasse son affaire. Pis, avec son linge...

— Juste une valise, Sam, c'est tout c'qu'elle a en plus de c'qu'elle a sur le dos. Pis, t'en fais pas, le curé va vite t'en débarrasser. Juste un service en attendant...

— En attendant, en attendant... En attendant quoi, Piquet? C'est pas par ici qu'elle va s'caser, la fille d'la ville! Les gens sont pauvres comme Job! Des servantes, y'ont pas besoin d'ça...

- T'en fais pas, on va l'installer ailleurs, le curé va y voir. Les brebis égarées, y s'en occupe, lui. C'est sa mission...

- Bon, bon, ça va faire! Si la fille veut vivre dans un shack, va la chercher. Mais si elle fait la moue, j'm'en lave les mains pis j'la retourne au presbytère.

- T'as raison, pis ça, j'vais l'dire au curé. C'est l'shack ou y s'débrouille avec elle. Si demain, ça marche pas, j'la ramène, Sam. Promis, juré craché!

Piquet était reparti au village dans sa vieille bagnole et, resté seul, Sam regardait sa cabane et s'en voulait d'avoir accepté. Un taudis! Une bicoque pour le vieux solitaire qu'il était devenu. Une mansarde d'une seule pièce avec une poutre au plafond pour sécher ses vêtements, un poêle à bois, une vieille glacière pour sa viande et son lait et une tablette pour ses conserves. Que ça... et ses souvenirs enfouis dans une malle sous son lit. Il avait quitté la ville pour se démunir de tout, après avoir travaillé pendant trente ans comme *shoe shine boy* dans un coin du commerce d'un barbier de la rue Sainte-Catherine. Économies dans un bas de laine, il avait loué le shack pour ne plus le quitter. Économies dans son tronc d'arbre, il vivait des jours paisibles, images du passé fluides dans sa tête, loin du tumulte, loin de tout, loin de Gisèle, sa «grande amoureuse», laissée derrière lui. Et voilà qu'à soixante ans, ancré dans sa solitude, épris de sa cabane, une fille allait partager pour quelque temps l'air pollué de son refuge, sa soupe, ses araignées. Lui qui, le matin même, ne s'était pas levé du bon pied. Lui qui avait maugréé contre une couleuvre de trop dans... sa chiotte.

Jacques Renaud
Le cassé

Québec
1964

Édition
1982



Dans quel monde vivons-nous, mon Dieu, pour que de pareils livres paraissent, nous giflent à ce point et soient vrais ? *LE CASSÉ* n'est pas un roman, c'est un coup de poing en pleine figure. Il est entièrement écrit en sous-joual et on doit le lire à voix haute pour comprendre. Un homme horrible, un déchet, erre dans les rues, sans travail bien entendu. Il aime et sa maîtresse, croit-il, le trompe avec un autre salaud. Il tue son rival et continue à errer comme un chien dans la ville, à la recherche d'une autre victime. On ne peut qu'avoir pitié et se dire que cela est impossible. Et pourtant, les accents de M. Jacques Renaud sont trop vrais. Tout cela hurle qu'il en est ainsi, parfois, pour d'autres qui ne sont pas nous, mais des étrangers, pas des frères. Mais ces déclassés, réduits au rang des bêtes, ils existent, ils sont là, à côté de nous et nous ne les voyons pas. Nous refusons de les voir.

Il n'existe aucun document sociologique sur la condition du paria canadien-français qui arrive à la cheville du roman de M. Jacques Renaud.

Jean ETHIER-BLAIS,
***Le Devoir*, 31 décembre 1964**

Une *cassure* qui a fait frémir toute une génération et dont la révolte n'a pas cessé de gronder. Un classique.

Francine Ruel
Et si c'était ça, le bonheur?
2005
Québec

Olivia l'amoureuse, la jeune cinquantaine, achète la maison de ses rêves et part vivre à la campagne en compagnie de sa chatte, Bouboulina. Pensant profiter de la tranquillité et des joies de la nature, elle est loin de se douter qu'elle devra d'abord entreprendre de sérieux travaux de rénovation. Mais Olivia ne capitule pas ! À travers ce rythme de vie rocambolesque et rempli d'imprévus, elle espère trouver le bonheur et rencontrer l'homme qui fera battre son cœur. D'ailleurs, le bonheur est peut-être plus près qu'elle ne le pense... Une maison de campagne aux mille soucis, mais aux mille joies, les grands repas gastronomiques et, surtout, les amis qui la poussent à rallumer l'étincelle amoureuse : c'est peut-être ça, le bonheur ?



296550

Couverture : Groupimage
ISBN 2-89430-746-2

José Saramago
L'aveuglement

1995
Portugal

Édition
2000

Le disque jaune s'illumina. Deux voitures devaient accélérer avant que le feu rouge ne s'éclaire. La silhouette de l'homme vert apparut au passage clouté. Les passants qui attendaient commencèrent à traverser la rue en marchant sur les bandes blanches peintes sur la couche noire d'asphalte, il n'y a rien qui ressemble moins à un zèbre, pourtant on l'appelle passage zébré. Les automobilistes, impatients, le pied sur la pédale d'embrayage, maintenaient leur véhicule en état de tension, avançant, reculant, tels des chevaux nerveux qui sentent la cravache venir dans l'air. Les piétons étaient passés, mais le feu annonçant la voie libre pour les voitures se fera encore attendre pendant quelques secondes et d'aucuns affirment que ce retard, en apparence insignifiant, si on le multiplie par les milliers de feux de circulation qui existent dans la ville et, pour chacun, par les changements successifs des trois couleurs, est une des causes majeures d'engorgement de la circulation automobile ou, pour utiliser le terme courant, d'embouteillage.

Le feu vert s'alluma enfin, les voitures s'élancèrent brusquement, mais il devint vite apparent que toutes ne s'étaient pas élancées également. La première voiture de la file du milieu est arrêtée, elle doit avoir un problème mécanique quelconque, l'accélérateur qui a lâché, le levier de changement de vitesse qui s'est

coincé, ou bien une défaillance du système hydraulique, un blocage des freins, une interruption du circuit électrique, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une panne d'essence, ce ne serait pas la première fois que cela arriverait. Les nouveaux piétons en train de s'assembler sur les trottoirs voient le conducteur de l'auto immobilisée gesticuler derrière le pare-brise pendant que les voitures derrière klaxonnent frénétiquement. Plusieurs conducteurs sont déjà sortis de leur véhicule, prêts à pousser la voiture en panne là où elle ne gênera pas la circulation, ils frappent furieusement contre les vitres fermées, l'homme à l'intérieur tourne la tête vers eux, d'un côté, puis de l'autre, on le voit crier quelque chose et aux mouvements de sa bouche on comprend qu'il répète un mot, non, pas un mot mais trois, c'est bien cela, comme on l'apprendra quand quelqu'un aura enfin réussi à ouvrir une portière, Je suis aveugle.

On ne le dirait pas. A première vue, à un simple coup d'œil, seule possibilité pour l'instant, les yeux de l'homme paraissent sains, l'iris a un aspect net, lumineux, la sclérotique est blanche, compacte comme de la porcelaine. Les paupières largement ouvertes, la peau crispée du visage, les sourcils soudain froncés, tout cela, chacun peut l'observer, est l'effet destructeur de l'angoisse. Ce qui était visible disparut dans un mouvement rapide derrière les poings fermés de l'homme, comme s'il voulait retenir à l'intérieur de son cerveau la dernière image captée, celle de la lumière rouge et ronde d'un feu de circulation. Je suis aveugle, je suis aveugle, répétait-il avec désespoir pendant qu'on l'aidait à sortir de la voiture, et les larmes qui jaillissaient rendirent plus brillants les yeux qu'il prétendait morts. Ça passera, vous verrez que ça passera, c'est parfois une question de nerfs, dit une femme. Le feu avait changé de couleur, des passants curieux s'approchaient du groupe et les conducteurs des voitures

derrière, qui ne savaient pas ce qui se passait, protestaient contre ce qu'ils croyaient être un vulgaire accident de la circulation, phare cassé, garde-boue cabossé, rien qui justifîât pareille pagaille, Appelez la police, criaient-ils, ôtez de là ce tacot. L'aveugle implorait, De grâce, que quelqu'un me ramène chez moi. La femme qui avait parlé de nerfs fut d'avis qu'il fallait appeler une ambulance, transporter le malheureux à l'hôpital, mais l'aveugle refusa, il n'en demandait pas tant, il souhaitait seulement qu'on le conduisît jusqu'à la porte de l'immeuble où il habitait, C'est tout près d'ici, vous me rendriez un fier service. Et la voiture, demanda une voix. Une autre voix répondit, La clef est dessus, on va la garer sur le trottoir. Ce n'est pas nécessaire, intervint une troisième voix, je m'occuperai de la voiture et je ramènerai ce monsieur chez lui. L'on entendit des murmures d'approbation. L'aveugle sentit qu'on le prenait par le bras, Venez, venez avec moi, disait la même voix. On l'aida à s'asseoir sur le siège à côté du conducteur, on lui attacha la ceinture de sécurité, Je ne vois pas, je ne vois pas, murmurait-il en pleurant, Dites-moi où vous habitez, demanda l'autre. Des visages voraces, gourmands de nouveauté, étaient collés aux vitres de la voiture. L'aveugle éleva les mains devant ses yeux, les déplaça, Rien, c'est comme si j'étais en plein brouillard, comme si j'étais tombé dans une mer de lait, Mais la cécité n'est pas comme ça, dit l'autre, on dit que la cécité est noire, Eh bien moi je vois tout blanc, Si ça se trouve la femme avait raison, c'est peut-être bien une question de nerfs et les nerfs sont une chose diabolique, C'est un malheur, je le sais, un malheur, Dites-moi où vous habitez, s'il vous plaît, et au même moment on entendit le moteur se mettre en marche. Balbutiant, comme si l'absence de vue lui avait affaibli la mémoire, l'aveugle donna une adresse, puis dit, Je ne sais comment vous remercier, et l'autre

répondit, Allons, il n'y a pas de quoi, aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le vôtre, nul ne sait de quoi demain sera fait, Vous avez raison, qui m'aurait dit ce matin, quand je suis sorti de chez moi, que pareille calamité m'arriverait. Il s'étonna que le véhicule fût toujours immobilisé, Pourquoi n'avançons-nous pas, demanda-t-il, Le feu est au rouge, répondit l'autre, Ah, fit l'aveugle, et il recommença à pleurer. Désormais, il ne saurait plus quand le feu était au rouge.

Comme l'avait dit l'aveugle, son immeuble était tout près. Mais les trottoirs étaient tous encombrés de voitures. Ils ne trouvèrent pas où garer l'automobile et durent donc aller chercher une place dans une des rues transversales. Là, la portière du siège à côté du conducteur allait se trouver à peine à une vingtaine de centimètres du mur à cause de l'étrétesse du trottoir et pour ne pas devoir se transporter péniblement d'un siège à l'autre, avec le levier de changement de vitesse et le volant en travers de son chemin, l'aveugle dut sortir en premier. Désarmé, au milieu de la rue, sentant le sol se dérober sous ses pieds, il essaya de lutter contre l'angoisse qui lui nouait la gorge. Il agita nerveusement les mains devant son visage, comme s'il nageait dans ce qu'il avait appelé une mer de lait, mais déjà sa bouche s'ouvrait pour lancer un appel au secours et au dernier moment la main de l'autre lui toucha légèrement le bras, Calmez-vous, je vais vous conduire. Ils se mirent en route très lentement, l'aveugle avait peur de tomber et traînait les pieds mais cela le faisait trébucher sur les irrégularités de la chaussée, Patience, nous sommes presque arrivés, murmurait l'homme, et un peu plus loin il demanda, Y a-t-il chez vous quelqu'un qui puisse s'occuper de vous, et l'aveugle répondit, Je ne sais pas, ma femme n'est sans doute pas encore rentrée de son travail, il a fallu que ceci m'arrive aujourd'hui que je suis sorti plus tôt, Vous verrez que ça ne

sera rien, je n'ai jamais entendu dire que quiconque soit devenu aveugle comme ça, subitement, Et moi qui me vantais de ne pas porter de lunettes, je n'en ai jamais eu besoin, Alors, vous voyez bien. Ils étaient arrivés devant la porte de l'immeuble, deux femmes du voisinage regardaient la scène avec curiosité, Tiens, voilà un voisin qu'on conduit en le tenant par le bras, mais aucune n'eut l'idée de demander, Il vous est entré quelque chose dans les yeux, l'idée ne leur traversa pas l'esprit, et il ne pourra donc pas leur répondre, Oui, il m'est entré une mer de lait. Dans l'immeuble l'aveugle dit, Merci beaucoup, veuillez excuser le dérangement que je vous ai causé, maintenant je me débrouillerai, Allons, voyons, je monte avec vous, je ne me sentirais pas tranquille si je vous abandonnais ici. Ils entrèrent laborieusement dans l'ascenseur exigü, A quel étage habitez-vous, Au troisième, vous ne pouvez imaginer combien je vous suis reconnaissant, Ne me remerciez pas, aujourd'hui c'est mon tour, Oui, vous avez raison, demain ce sera le mien. L'ascenseur s'arrêta, ils sortirent sur le palier, Voulez-vous que je vous aide à ouvrir la porte, Merci, je crois que ça je peux le faire. Il tira de sa poche un petit trousseau de clés, les tâta l'une après l'autre le long de la dentelure et dit, Ça doit être celle-ci, et palpant la serrure avec le bout des doigts de la main gauche il essaya d'ouvrir la porte, Ça n'est pas celle-ci, Laissez-moi voir, je vais vous aider. La porte s'ouvrit à la troisième tentative. Alors l'aveugle lança vers le fond du couloir, Tu es là. Personne ne répondit, et lui, C'est bien ce que je disais, elle n'est pas encore rentrée. Mains tendues vers lui, il s'engagea à tâtons dans le couloir, puis se retourna avec précaution, orientant le visage dans la direction où il pensait que l'autre se trouvait, Comment puis-je vous remercier, dit-il, Je n'ai fait que mon devoir, déclara le bon Samaritain, ne me remerciez pas, et il ajouta, Voulez-vous que je vous

aide à vous installer, que je vous tiens compagnie en attendant l'arrivée de votre femme. Ce zèle parut soudain suspect à l'aveugle, il n'allait évidemment pas laisser entrer chez lui un inconnu qui pourrait fort bien, en cet instant précis, être en train de préparer la façon dont il allait neutraliser, ligoter et bâillonner le malheureux aveugle sans défense, pour faire ensuite main basse sur tous les objets de valeur qu'il découvrirait. Ce n'est pas nécessaire, ne vous donnez pas cette peine, dit-il, je me débrouillerai, et il répéta en refermant lentement la porte, Ce n'est pas nécessaire.

Il soupira de soulagement en entendant le bruit de l'ascenseur qui descendait. D'un geste machinal, sans se souvenir de son état, il écarta le couvercle du judas de la porte et regarda dehors. C'était comme s'il y avait eu un mur blanc de l'autre côté. Il sentait le contact de la sphère métallique contre son arcade sourcilière, ses cils frôlaient la minuscule lentille mais il ne pouvait pas les voir, l'insondable blancheteur recouvrait tout. Il savait qu'il était chez lui, il reconnaissait l'appartement à son odeur, à son atmosphère, à son silence, il distinguait les meubles et les objets rien qu'à les toucher, à passer légèrement les doigts sur eux, mais c'était aussi comme si déjà tout cela se diluait dans une espèce d'étrange dimension, sans direction ni référence, sans nord ni sud, sans bas ni haut. Comme tout le monde probablement, il avait parfois joué dans son adolescence au jeu de Et si j'étais aveugle, et après avoir fermé les yeux pendant cinq minutes il était arrivé à la conclusion que la cécité, indéniablement un terrible malheur, pourrait néanmoins être relativement supportable si la victime de semblable coup du sort conservait un souvenir suffisant non seulement des couleurs, mais aussi des formes et des plans, des surfaces et des contours, à supposer bien entendu que ladite cécité ne soit pas de naissance. Il en était même arrivé à penser

que l'obscurité dans laquelle vivaient les aveugles n'était finalement qu'une simple absence de lumière et que ce que l'on appelle cécité était quelque chose qui recouvrait simplement l'apparence des êtres et des objets, les laissant intacts derrière leur voile noir. Maintenant, au contraire, voici qu'il se trouvait plongé dans une blancheur si lumineuse et si totale qu'elle dévorait plutôt qu'elle n'absorbait les couleurs et aussi les objets et les êtres, les rendant ainsi doublement invisibles.

Comme il se dirigeait vers la salle de séjour, malgré la lenteur prudente de ses pas, en glissant une main hésitante le long du mur il fit tomber par terre un vase de fleurs auquel il ne s'attendait pas. Il avait oublié sa présence, ou alors sa femme l'avait mis là en partant travailler, avec l'intention de le placer ensuite dans un endroit approprié. Il se baissa pour évaluer la gravité de l'accident. L'eau s'était répandue sur le parquet ciré. Il voulut ramasser les fleurs mais ne pensa pas au verre brisé, un long éclat très fin se planta dans un doigt et il se remit à pleurer de douleur et d'abandon comme un enfant, aveuglé de blancheur au milieu d'un appartement qui commençait à s'assombrir dans l'après-midi finissant. Sans lâcher les fleurs, sentant le sang couler, il se contorsionna pour sortir son mouchoir de sa poche et en entortilla tant bien que mal son doigt. Puis à tâtons, trébuchant, contournant les meubles, marchant précautionneusement pour ne pas se prendre les pieds dans les tapis, il atteignit le canapé où sa femme et lui regardaient la télévision. Il s'assit, posa les fleurs sur ses genoux et désentortilla soigneusement le mouchoir. Il fut troublé par le sang, poisseux au toucher, et pensa que c'était parce qu'il ne pouvait pas le voir. Son sang était devenu une viscosité dépourvue de couleur, d'une certaine façon étranger à lui et pourtant lui appartenant, mais comme une menace de lui-même contre lui-même. Tout doucement, avec de légères palpations de

sa bonne main, il chercha le mince éclat de verre tranchant comme une minuscule épée et, formant une pince avec les ongles du pouce et de l'index, il réussit à l'extraire tout entier. Il entortilla de nouveau le doigt blessé dans le mouchoir, le serrant fortement pour étancher le sang, et fourbu, épuisé, il s'appuya contre le dossier du canapé. Une minute plus tard, en raison de l'un de ces fréquents renoncements du corps qui choisit certains moments d'angoisse ou de désespoir pour abdiquer alors que s'il se laissait gouverner exclusivement par la logique tous ses sens devraient être tendus et en éveil, il fut pris d'une espèce d'abattement, davantage somnolence que sommeil authentique mais aussi pesant que celui-ci. Il rêva immédiatement qu'il jouait au jeu de Et si j'étais aveugle, il rêvait qu'il ouvrait et fermait les yeux de nombreuses fois et que chaque fois, comme s'il revenait de voyage, il retrouvait, l'attendant, solides et inchangées, toutes les formes et toutes les couleurs, le monde tel qu'il le connaissait. Sous cette certitude rassurante il sentait néanmoins percer un doute sourd, il s'agissait peut-être d'un rêve trompeur dont il lui faudrait s'éveiller tôt ou tard, sans savoir quelle réalité l'attendait. Ensuite, si ce mot peut s'appliquer à un abattement qui ne dura que quelques secondes, déjà dans cet état de demi-sommeil qui prédispose à l'éveil, il pensa sérieusement qu'il n'était pas bien de se maintenir dans une telle indécision, je me réveille, je ne me réveille pas, je me réveille, je ne me réveille pas, il arrive toujours un moment où la seule solution c'est d'oser. Qu'est-ce que je fais ici, avec ces fleurs sur les genoux et les yeux fermés, on dirait que j'ai peur de les ouvrir, Qu'est-ce que tu fais là, en train de dormir, avec ces fleurs sur les genoux, lui demandait sa femme.

Elle n'avait pas attendu la réponse. Ostensiblement, elle s'était mise à ramasser les débris du vase et à éponger le parquet tout en marmonnant avec une irritation

qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, Tu aurais pu le faire toi, au lieu de t'allonger là pour dormir, comme si cela ne te concernait pas. Il ne dit mot et protégea ses yeux derrière ses paupières closes. Subitement une pensée l'agita, Et si j'ouvre les yeux et que je vois, se dit-il, pris d'un espoir anxieux. Sa femme s'approcha, remarqua le mouchoir taché de sang, sa mauvaise humeur se dissipa aussitôt, Pauvre petit, comment cela t'est-il arrivé, demanda-t-elle d'un air compatissant en défaisant le bandage improvisé. Alors il désira de toutes ses forces pouvoir voir sa femme agenouillée à ses pieds, là, telle qu'il savait qu'elle était, puis, certain qu'il ne la verrait pas, il ouvrit les yeux. Tu es enfin réveillé, mon grand dormeur, dit-elle avec un sourire. Un silence se fit et il dit, Je suis aveugle, je ne te vois pas. Sa femme le gronda, Arrête tes plaisanteries stupides, il y a des choses avec lesquelles il ne faut pas plaisanter, J'aime-rais bien que ça soit une plaisanterie mais c'est vrai, je suis vraiment aveugle, je ne vois rien, Je t'en supplie, ne m'effraie pas, regarde-moi, ici, je suis ici, la lumière est allumée, Je sais bien que tu es ici, je t'entends, je te touche, j'imagine que tu auras allumé la lumière, mais je suis aveugle. Elle se mit à pleurer, se cramponna à lui, Ce n'est pas vrai, dis-moi que ce n'est pas vrai. Les fleurs avaient glissé par terre, sur le mouchoir taché, le sang avait recommencé à goutter du doigt blessé, et lui, comme s'il avait voulu dire avec d'autres mots De deux maux le moindre, murmura, Je vois tout blanc, et il eut un sourire triste. Sa femme s'assit à côté de lui, l'étreignit très fort, lui embrassa avec soin le front, le visage, les yeux avec une grande douceur, Tu verras que ça va passer, tu n'étais pas malade, personne ne devient aveugle comme ça, d'un instant à l'autre, Peut-être, Raconte-moi ce qui est arrivé, qu'as-tu senti, quand, où, non, pas encore, attends, nous devons d'abord parler à un médecin des yeux, en connais-tu

un, Je n'en connais pas, ni toi ni moi ne portons de lunettes, Et si je te conduisais à l'hôpital, Il n'y a sûrement pas de service d'urgence pour des yeux qui ne voient pas, Tu as raison, le mieux c'est d'aller directement chez un médecin qui ait un cabinet tout près d'ici, je vais regarder dans l'annuaire. Elle se leva, demanda, Tu remarques une différence, Aucune, dit-il, Fais bien attention, je vais éteindre la lumière, tu me diras, voilà, c'est fait, Rien, Rien quoi, Rien, je continue à voir la même blancheur, pour moi c'est comme s'il n'y avait pas de nuit.

Il entendait sa femme feuilleter rapidement l'annuaire téléphonique, reniflant pour retenir ses larmes, soupirant, disant enfin, Celui-ci fera l'affaire, j'espère qu'il pourra nous recevoir. Elle composa le numéro, demanda si c'était bien le cabinet de consultation, si le docteur était là, si elle pouvait lui parler, Non, non, le docteur ne me connaît pas, c'est pour une urgence, oui, s'il vous plaît, je comprends, alors je vais vous le dire mais je vous prie de le transmettre au docteur, il se trouve que mon mari est devenu subitement aveugle, oui, oui, c'est comme je vous le dis, subitement, non, il n'est pas un patient du docteur, mon mari ne porte pas de lunettes, il n'en a jamais porté, oui, il avait une très bonne vue, comme moi, moi aussi je vois bien, ah, merci beaucoup, j'attends, j'attends, oui, docteur, oui, subitement, il dit qu'il voit tout blanc, je ne sais pas comment c'est arrivé, je n'ai même pas eu le temps de le lui demander, je viens de rentrer à la maison et je l'ai trouvé dans cet état, vous voulez que je le lui demande, ah, je vous remercie infiniment, docteur, nous arrivons immédiatement, immédiatement. L'aveugle se leva, Attends, lui dit sa femme, laisse-moi d'abord soigner ton doigt, elle disparut quelques instants, revint avec un flacon d'eau oxygénée, un autre de mercurochrome, du coton, une boîte de tricotéfil. Pendant qu'elle le pan-

sait, elle lui demanda, Où as-tu laissé la voiture, et soudain, Mais dans l'état où tu es, tu n'as pas pu conduire, ou bien étais-tu déjà à la maison quand, Non, ça s'est produit dans la rue, quand j'étais arrêté à un feu rouge, quelqu'un a eu l'amabilité de me ramener, la voiture est restée dans la rue à côté, Bon, alors descendons, tu attendras à la porte pendant que j'irai la chercher, où as-tu mis les clés, Je ne sais pas, il ne me les a pas rendues, Qui ça, il, L'homme qui m'a ramené à la maison, c'était un homme, Il a dû les poser par là, je vais voir, Inutile de chercher, il n'est pas entré, Mais les clés doivent être quelque part, Il a dû oublier, il les aura emportées sans s'en rendre compte, Il ne nous manquait vraiment plus que ça, Prends les tiennes, on verra après, Bon, allons-y, donne-moi la main. L'aveugle dit, Si je dois rester comme ça, je mettrai fin à mes jours, S'il te plaît, ne dis pas de sottises, en fait de malheur, ce qui est arrivé nous suffit largement, C'est moi qui suis devenu aveugle, pas toi, tu ne peux pas savoir ce que c'est, Le médecin te guérira, tu verras, Je verrai.

Ils sortirent. En bas, dans le vestibule, la femme alluma la lumière et lui susurra à l'oreille, Attends-moi ici, si un voisin se montre, parle-lui avec naturel, dis que tu m'attends, à te regarder personne ne pensera que tu ne vois pas, ça nous évitera de révéler d'ores et déjà ce qui ne regarde que nous, Oui, mais ne tarde pas. La femme sortit en courant. Nul voisin n'entra ou ne sortit. L'aveugle savait par expérience que l'escalier ne serait éclairé qu'après longtemps qu'il entendrait le mécanisme de la minuterie, il appuya donc sur le bouton chaque fois que le silence se faisait. La lumière, cette lumière-là, pour lui était devenue un bruit. Il ne comprenait pas pourquoi sa femme tardait tant, la rue était à côté, à quatre-vingts ou cent mètres, Si nous tardons trop, le médecin sera parti, pensa-t-il. Il ne put éviter de faire un geste machinal, lever le poignet gauche et

baïsser les yeux pour regarder l'heure. Il serra les lèvres comme si une douleur soudaine le transperçait et il remercia le sort de ce qu'un voisin ne fût pas apparu à cet instant, car au premier mot qu'il lui eût adressé il eût fondu en larmes. Une voiture s'arrêta dans la rue, Pas trop tôt, pensa-t-il, mais le bruit du moteur l'étonna, C'est un diesel, c'est un taxi, se dit-il, et il appuya de nouveau sur le bouton de la lumière. Sa femme entra, nerveuse, bouleversée, Ton petit saint de protecteur, cette bonne âme, nous a pris notre voiture, Ce n'est pas possible, tu n'as pas dû bien voir, Bien sûr que j'ai bien vu, je vois bien moi, ces derniers mots lui sortirent involontairement de la bouche, Tu m'as dit que la voiture était dans la rue à côté, se corrigea-t-elle, et elle n'y est pas, ou alors vous l'avez laissée dans une autre rue, Non, non, c'est bien dans celle-là, j'en suis sûr, Eh bien, elle a disparu, Dans ce cas, les clés, Il a profité de ton égarement, de ton désarroi, pour nous voler, Et moi qui ne l'ai pas laissé entrer chez nous par peur, or s'il m'avait tenu compagnie jusqu'à ton retour il n'aurait pas pu voler la voiture, Allons-y, un taxi nous attend, je te jure que je donnerais volontiers une année de ma vie pour que ce filou devienne lui aussi aveugle, Ne parle pas si fort, Et pour qu'on lui vole tout ce qu'il possède, Il reviendra peut-être, Ah oui, demain il frappera à notre porte pour dire qu'il a fait ça par distraction, pour s'excuser, pour prendre de tes nouvelles.

Ils gardèrent le silence jusqu'au cabinet de consultation. Elle s'efforçait de ne pas penser au vol de la voiture, elle serrait affectueusement les mains de son mari entre les siennes, tandis que lui, tête baissée pour que le chauffeur ne puisse pas apercevoir ses yeux dans le rétroviseur, n'arrêtait pas de se demander comment un aussi grand malheur avait pu lui arriver à lui, Pourquoi à moi. Les bruits de la circulation parvenaient à ses oreilles, un ou deux tons plus haut quand le taxi s'arrê-

taït, cela arrive parfois, on dort encore et déjà les sons extérieurs traversent le voile d'inconscience dans lequel on est encore enveloppé comme d'un drap blanc. Comme d'un drap blanc. Il secoua la tête avec un soupir, sa femme lui toucha doucement la joue, une façon de lui dire, Sois tranquille, je suis là, et il inclina la tête sur son épaule, sans se soucier de ce que penserait le chauffeur, Si tu étais moi, tu ne pourrais plus conduire, se dit-il infantilement, et sans se rendre compte de l'absurdité de cette pensée il se félicita d'être encore capable de formuler un raisonnement logique au milieu de son désespoir. En sortant du taxi, aidé discrètement par sa femme, il semblait calme, mais en entrant dans le cabinet de consultation où bientôt il connaîtrait son sort il lui demanda dans un murmure tremblant, Comment serai-je en sortant d'ici, et il secoua la tête comme quelqu'un qui n'a plus d'espoir.

La femme informa la réceptionniste qu'elle était la personne qui avait téléphoné une demi-heure plus tôt au sujet de son mari et celle-ci les fit entrer dans une petite salle où d'autres patients attendaient. Il y avait un vieillard avec un bandeau noir sur un œil, un garçonnet apparemment louchon en compagnie d'une femme qui devait être sa mère, une jeune fille avec des lunettes teintées, deux autres personnes sans signes distinctifs visibles, mais pas le moindre aveugle, les aveugles ne fréquentent pas les ophtalmologues. La femme guida son mari vers un siège libre et comme il n'y en avait pas d'autre elle resta debout à côté de lui, Il va falloir attendre, lui murmura-t-elle à l'oreille. Il comprit la raison, il avait entendu les voix des personnes qui étaient là, mais maintenant une autre préoccupation le tourmentait, il pensait que plus le médecin tarderait à l'examiner, plus sa cécité deviendrait profonde et donc incurable, sans remède. Il s'agita sur sa chaise, inquiet, il allait faire part de ses appréhensions à sa femme

quand la porte s'ouvrit, et la réceptionniste dit, Veuillez entrer, s'il vous plaît, et s'adressant aux autres patients, C'est sur l'ordre du docteur, il s'agit d'une urgence. La mère du louchon protesta en disant que le droit est le droit, qu'elle était la première et attendait depuis plus d'une heure. Les autres malades l'appuyèrent à voix basse, mais aucun, pas même elle, ne jugea prudent d'insister, le médecin en éprouverait peut-être du ressentiment et leur ferait payer ensuite leur impertinence en les obligeant à attendre encore plus longtemps, le cas s'est déjà vu. Le vieillard au bandeau sur l'œil se montra magnanime, Laissez-le, le pauvre, il est bien plus mal en point que n'importe qui parmi nous. L'aveugle ne l'entendit pas, ils entraient dans le cabinet du médecin et la femme disait, Je vous remercie beaucoup de votre bonté, docteur, mon mari, et elle s'interrompit, à vrai dire elle ne savait pas ce qui s'était véritablement passé, elle savait juste que son mari était aveugle et qu'on leur avait volé leur voiture. Le médecin dit, Asseyez-vous, je vous prie, il aida lui-même le patient à s'installer, puis, lui touchant la main, il lui parla directement, Racontez-moi donc ce qui vous est arrivé. L'aveugle expliqua que, étant dans sa voiture et attendant que le feu change, subitement il n'avait plus rien vu, des gens s'étaient précipités à son secours, une femme d'un certain âge, en tout cas à en juger d'après sa voix, avait dit que c'était peut-être une question de nerfs, puis un homme l'avait accompagné chez lui car il n'aurait pas pu rentrer seul, Je vois tout blanc, docteur. Il ne mentionna pas le vol de l'automobile.

Le médecin lui demanda, Cela ne vous était jamais arrivé avant, je veux dire la même chose que maintenant, ou quelque chose d'analogue, Jamais, docteur, Et vous me dites que c'est arrivé subitement, Oui, docteur, Comme une lumière qui s'éteint, Plutôt comme une lumière qui s'allume, Ces derniers jours, vous aviez

senti une différence dans votre vue, Non, docteur, Y a-t-il ou y a-t-il eu des cas de cécité dans votre famille, Chez les parents que je connais ou dont j'ai entendu parler, aucun, Souffrez-vous de diabète, Non, docteur, De syphilis, Non, docteur, D'hypertension artérielle ou intracrânienne, Pour l'intracrânienne je ne sais pas, pour l'autre je sais que je n'en souffre pas car dans mon entreprise on nous fait passer des visites médicales, Vous êtes-vous heurté violemment la tête, aujourd'hui ou hier, Non, docteur, Quel âge avez-vous, Trente-huit ans, Bon, nous allons examiner vos yeux. L'aveugle les écarquilla tout grands, comme pour faciliter l'examen, mais le médecin le prit par le bras et l'installa derrière un appareil dans lequel quelqu'un doué d'un peu d'imagination eût pu voir un confessionnal d'un nouveau modèle, où les yeux eussent remplacé les paroles et où le confesseur eût regardé directement dans l'âme du pécheur, Appuyez le menton ici, recommanda-t-il, et gardez les yeux ouverts, ne bougez pas. La femme s'approcha de son mari, lui mit la main sur l'épaule, dit, Tu verras que tout s'arrangera. Le médecin éleva et abaissa le système binoculaire de son côté, fit tourner des vis à pas très fin et commença l'examen. Il ne découvrit rien dans la cornée, rien dans la sclérotique, rien dans l'iris, rien dans la rétine, rien dans le cristallin, rien dans la tache jaune, rien dans le nerf optique, rien nulle part. Il s'écarta de l'appareil, se frotta les yeux, puis recommença l'examen depuis le début, sans mot dire, et quand il eut de nouveau fini son visage avait une expression perplexe, Je ne lui trouve aucune lésion, ses yeux sont parfaits. Sa femme joignit les mains dans un geste joyeux et s'exclama, Je te l'avais bien dit, je t'avais dit que tout s'arrangerait. Sans lui prêter attention, l'aveugle demanda, Je peux retirer le menton, docteur, Bien sûr, excusez-moi, Si mes yeux sont parfaits, comme vous dites, pourquoi suis-je donc

devenu aveugle, Pour l'instant je ne peux pas vous le dire, nous devons faire faire des examens plus approfondis, des analyses, une échographie, un encéphalogramme, Vous pensez que ça a quelque chose à voir avec le cerveau, C'est une possibilité, mais je ne le crois pas, En attendant, vous dites que vous n'avez rien découvert de mauvais dans mes yeux, docteur, C'est vrai, Je ne comprends pas, Ce que je veux dire c'est que si vous êtes effectivement aveugle, votre cécité est pour l'instant inexplicable, Vous doutez que je sois aveugle, Pas du tout, le problème réside dans la rareté du cas, personnellement je n'ai jamais rien rencontré de tel dans toute ma vie de médecin et j'irai même jusqu'à dire dans toute l'histoire de l'ophtalmologie, Vous croyez que je peux guérir, En principe oui, puisque je ne découvre aucune lésion d'aucun type, ni aucune malformation congénitale, ma réponse devrait être affirmative, Mais de toute évidence elle ne l'est pas, Par simple prudence, simplement parce que je ne veux pas donner un espoir qui s'avérerait infondé par la suite, Je comprends, Bon, Et je devrai suivre un traitement, prendre des médicaments, Pour le moment je ne vous prescrirai rien, ce serait le faire à l'avenglette, Voilà une expression appropriée, fit remarquer l'aveugle. Le médecin fit celui qui n'avait pas entendu, il s'éloigna du tabouret à vis sur lequel il s'était assis pour l'examen, et restant debout il inscrivit sur un formulaire de prescription les examens et analyses qu'il jugeait nécessaires. Il remit la feuille à la femme, Voici, madame, revenez avec votre mari quand vous aurez les résultats, et si entre-temps il se produit une modification dans son état, téléphonez-moi, La consultation, docteur, Vous la paierez à la réceptionniste. Il les accompagna à la porte, bredouilla une phrase de réconfort, du genre, Nous verrons, nous verrons, il ne faut pas désespérer, et quand il fut de nouveau seul il alla

dans la petite salle de bains contiguë et se regarda dans la glace pendant une longue minute, Qu'est-ce que ça peut bien être, murmura-t-il. Puis il retourna dans son cabinet, appela la réceptionniste, Faites entrer le suivant.

Cette nuit-là, l'aveugle rêva qu'il était aveugle.

Koushoun Takami

Battle Royale

Japon
1999

Édition française
2008

Édition manga
2000 – 2005

Édition française du manga
2008

Assise dans le noir, genoux repliés entre les bras, la petite Megumi Etô (F-3) tremblait elle aussi de tous ses membres. Elle avait trouvé refuge sur la côte est, dans une maison légèrement à l'écart de la zone la plus peuplée de l'île. Peut-être l'électricité fonctionnait-elle encore, mais elle s'était bien gardée d'allumer la lumière. Elle avait préféré se cacher sous la vieille table de cuisine, là où même les rayons de lune ne pénétraient pas. L'obscurité était si dense qu'elle ne distinguait même pas le cadran de sa montre, mais cela faisait bien deux heures qu'elle demeurait prostrée en ce même endroit : il devait donc être près de quatre heures du matin. Environ une heure auparavant, un bruit évoquant un feu d'artifice avait résonné dans le lointain, mais elle ne voulait surtout pas se demander ce qui pouvait en être à l'origine.

Quand elle levait les yeux, elle apercevait, entre un évier et la fenêtre éclairée par la lune, la masse d'un élément de rangement sur lequel s'alignaient une bouilloire et quelques ustensiles bien rangés. Les hommes du gouvernement avaient sans doute évacués les habitants de force, et les traces de vie dans la maison renforçaient le caractère sinistre, singulier, de sa situation. Ça lui rappelait l'horrible histoire de la *Marie-Céleste* qu'elle avait entendue dans son

enfance : sur les tables du vaisseau fantôme, le repas était servi et prêt à être mangé, mais il n'y avait personne à bord. Les frissons de Megumi reprirent de plus belle.

Quand son tour était venu de sortir de la salle de classe, elle avait couru au hasard, talonnée par la panique. C'est en entrant dans le village désert qu'elle avait commencé à reprendre ses esprits. L'une de ses premières réflexions un peu cohérentes avait été de se remémorer qu'elle comptait parmi les toutes premières à quitter la classe. Seules cinq personnes l'avaient précédée. Or, ce hameau semblait avoir abrité une population de cinquante à soixante habitants : il y avait donc peu de chances de tomber sur quelqu'un. *Je pourrais peut-être entrer dans une maison et m'y barricader*, se dit-elle alors, *au moins je serais en sécurité tant que ce secteur ne sera pas déclaré zone interdite. Je suis à la merci du collier, mais ai-je le choix ? Il explose si on le détache, d'après ce Sakamochi. L'important, c'est de ne pas manquer les annonces par haut-parleur.*

Megumi avait alors tenté d'entrer dans la première maison qu'elle avait trouvée, mais celle-ci était fermée à clé. La deuxième également. Arrivée à la troisième, elle avait fracassé une porte vitrée donnant sur l'arrière-cour au moyen d'une pierre. Le bruit de verre brisé avait été si assourdissant qu'elle s'était cachée sous la véranda, mais sans alerter personne, sembla-t-il. Elle avait fini par entrer, et par condamner la fenêtre brisée avec un volet au prix de moult tâtonnements. Dans les lieux désormais plongés dans l'obscurité, elle s'était imaginée un instant à l'intérieur d'une maison hantée. Elle avait pourtant réussi à dénicher dans son sac à dos la lampe de poche qui lui permettait d'explorer l'intérieur de la maison. Dans un coin, elle avait découvert deux cannes à pêche, grâce auxquelles

elle avait bloqué le volet en les croisant en X dans le système d'accrochage.

Depuis lors, elle était restée prostrée sous la table de la cuisine. Il était inconcevable de tuer qui que ce soit. Par contre... Par contre, avait-elle vérifié sur la carte, si le secteur H-8, dans lequel se trouvait la majeure partie du village, ne devenait jamais zone interdite, elle réussirait peut-être à s'en sortir vivante.

En attendant... Elle continua de réfléchir sans cesser de trembler. En attendant, le plus horrible, c'étaient ces règles qui vous contraignaient à devenir l'ennemi de chacun. Car il ne fallait pas se leurrer : la classe n'allait pas s'unir pour les contourner... Et puis, en admettant qu'elle-même soit encore en vie au moment du coup de sifflet final, cela signifierait que tous les autres seraient morts, y compris ses meilleures copines Mizuho Inada et Kaori Minami... Même Shûya Nanahara, qui faisait battre le cœur de Megumi chaque fois qu'il apparaissait.

Serrant encore plus fort ses genoux contre elle dans le noir, elle songea à Shûya, à ce qu'il avait de plus attirant : sa voix, légèrement rauque, ni trop aiguë ni trop grave. À en croire la rumeur, il aimait une musique interdite appelée « rock », mais une chose était sûre : malgré sa moue dégoûtée pendant les cours, au moment où les élèves entonnaient collectivement des chants patriotiques ou des louanges au Reichsführer et à l'État, il chantait comme un dieu. Et quand il prenait sa guitare pour improviser, ça vous donnait envie de danser ! Les sons qu'il tirait de son instrument étaient aussi doux à l'oreille qu'un carillon.

Elle adorait aussi ses cheveux mi-longs et ondulés, « à la Bruce Springsteen », comme il disait, encore que Megumi n'ait aucune idée de ce que ça signifiait ; ses regards doux et nonchalants, qui lui donnaient parfois

l'allure d'un petit chat. Sans oublier cette démarche souple et sportive qu'elle avait remarquée dès l'école primaire, où il avait fait partie des sélections régionales junior de base-ball...

Penser à Shûya avait quelque peu calmé sa nervosité. Ah, quel bonheur s'il avait pu se trouver auprès d'elle ! Pourquoi n'avait-elle jamais osé lui révéler ses sentiments ? Elle aurait dû au moins se déclarer par écrit... ou par téléphone... Il était bien tard pour penser à de telles choses, à présent.

... Par téléphone... ? Mais oui ! Le téléphone !

Selon Sakamochi, tous les téléphones avaient été mis hors service, même ceux des habitations locales... Néanmoins...

Megumi atira vers elle son sac personnel en nylon, posé à côté du paquetage qui lui avait été remis avant de quitter la salle de classe. Elle ouvrit la fermeture à glissière pour fouiller à l'intérieur, fébrilement, envoyant balader ses sous-vêtements de rechange et ses affaires de toilette. Ses doigts rencontrèrent enfin l'objet dur et carré qu'elle recherchait : le téléphone mobile que sa mère lui avait offert à l'occasion de ce voyage, au cas où sa fille aurait un problème. Eh bien justement, elle en avait un, maintenant – le mot était même faible compte tenu de la situation.

Le cadeau avait comblé Megumi. Elle qui envoyait les quelques élèves de la classe qui en possédaient déjà un avait eu l'impression d'entrer dans un vaste univers de liberté, de secrets devenus soudain accessibles. D'un autre côté, ce présent risquait d'être le signe d'une volonté de protection excessive. Quelle utilité un truc pareil pouvait avoir pour une collégienne ? s'était-elle demandé en le rangeant au fond de son sac. L'appareil y était resté, et elle en avait oublié l'existence jusqu'à cet instant.

Les mains tremblantes, elle ouvrit le portable d'une pichenette. L'appareil passa automatiquement en mode « recherche d'émetteur » : le clavier et l'écran à cristaux liquides s'illuminèrent – une lueur verte suffisante pour lui permettre de distinguer une partie de ses affaires posées sur ses genoux. Et puis, surtout, Megumi voyait bien nettement sur l'écran les barres signifiant qu'elle captait un signal dans la zone où elle se trouvait. La communication était donc possible !

Mon Dieu ! Faites que ça marche...

Elle composa fébrilement le numéro de chez elle à Shiroiwa : 0-8-7-9-2...

Au bout d'un instant de silence, une sonnerie retentit à son oreille collée contre le portable, l'emplissant d'espoir. Un coup... deux... trois... *Allez ! Papa, maman... décrochez ! Vite !* Bien sûr, il était bien tard pour appeler, mais ils devaient être mis au courant de l'horrible situation dans laquelle se trouvait leur fille. *Oh, par pitié !*

Il y eut un petit déclic, puis une voix masculine fit :

« Allô ? »

– Allô, papa ? »

Toujours prostrée, elle ferma les yeux. Le soulagement était tel que son cœur battit à cent à l'heure. Oui, elle survivrait ! Elle s'en sortirait !

« Papa, c'est moi, Megumi ! Au secours ! Oh, viens me sauver, je t'en supplie ! »

Elle continua à crier ainsi dans le téléphone, à la façon d'un fou qui délire. Pourtant, à l'autre bout du fil, elle n'obtenait aucune réaction... Bizarre... Pourquoi ne disait-il rien ? Enfin...

Finalement, elle eut sa réponse :

« Désolé de te décevoir, Etô, je ne suis pas ton papa. Sakamochi à l'appareil ! Il me semblait pourtant

t'avoir dit que tu ne pourrais pas utiliser de téléphone, non ? »

Dans un cri bref, Megumi rejeta le portable comme s'il la brûlait. Elle le reprit précipitamment, pour couper la communication le plus vite possible.

Les battements de son cœur s'étaient transformés en véritables coups de boutoir. Le désespoir la terrassa de nouveau. *Ah... bien sûr, ce n'était pas possible... j'aurais dû m'en douter... Je vais mourir ici, oui, il n'y a pas de doute, je vais y rester...*

Elle croyait avoir touché le fond du désespoir, mais dut se rendre à l'évidence, le pire restait à venir : elle venait d'entendre un fracas assourdissant. Celui d'une vitre cassée.

Elle tourna la tête vers le salon, d'où était provenu le bruit. Tout à l'heure, elle avait pourtant bien vérifié qu'il était bouclé. Eh bien, quelqu'un venait d'entrer ! Pourquoi ? Pourquoi justement dans cette maison, alors qu'il y en avait tant d'autres ?

Elle se hâta de refermer le portable afin d'éteindre la petite lueur verte qui pouvait la trahir. Ayant rangé l'appareil dans sa poche, elle empoigna maladroitement l'arme trouvée dans le sac à dos : un couteau de plongée à double tranchant, jusque-là posé près d'elle et qu'elle tira de son étui en plastique.

Il fallait fuir le plus vite possible. Mais son corps tétanisé refusait de bouger. Son seul recours était de retenir son souffle. Elle pria pour que l'intrus n'entende pas les battements de son cœur.

Un son de fenêtre qu'on ouvre, puis referme, après quoi des pas feutrés errèrent dans la maison et finirent par s'approcher de la cuisine, où se trouvait Megumi. Son cœur était près d'éclater.

Le faisceau d'une torche électrique pénétra dans la pièce, se promenant sur la bouilloire et les casseroles

au-dessus de l'évier. Un soupir retentit, puis une voix : « Ma foi... il n'y a personne ici. »

C'est la voix qui la terrorisa le plus. Plus encore que le bruit des pas entrant finalement dans la cuisine. Si l'intrus s'était révélé être l'une de ses amies... Mais cet espoir venait de voler en éclats lui aussi, car la voix appartenait à Mitsuko Sôma (F-11), dure parmi les dures du collège, terreur de Megumi, capable, en dépit de son visage d'ange, de faire taire n'importe quel prof d'un seul regard.

Aux yeux de Megumi, Mitsuko Sôma était bien plus menaçante que les mauvais garçons tels que Kazuo Kiriyama ou Shôgo Kawada, sur qui circulaient pourtant tant de bruits. Sans doute parce qu'en quatrième, quand elle s'était trouvée pour la première année dans la classe de Mitsuko, elle avait eu à subir les brimades de Hirono Shimizu, l'une des filles appartenant à son gang. Chaque fois que Megumi passait à côté de Hirono dans le couloir, celle-ci lui faisait un croc-en-jambe ou lui lacérait sa jupe au cutter... Ces derniers temps, peut-être par lassitude, Hirono avait cessé de s'en prendre à elle... Si Megumi n'avait jamais eu à se plaindre directement de vexations de la part de Mitsuko, elle avait été déçue, le jour de la rentrée, de constater que la liste des élèves n'avait pas changé depuis l'année précédente – comment faire confiance à ce genre de fille, à qui des brutes comme Hirono restaient totalement soumises ?

Oui, Mitsuko devait être capable de la tuer sans la moindre hésitation. Megumi se mit à trembler de plus belle à cette idée. *Non... non... il faut que je me calme, se dit-elle, si elle m'entendait...* Elle tâcha de réprimer ses tremblements en serrant plus fort ses jambes entre ses bras.

Depuis sa cachette, elle pouvait voir la main de Mit-

suko tenant une torche électrique, ainsi que la ceinture de sa jupe. Elle l'entendit fouiller dans les tiroirs de l'évier.

Sors vite d'ici, je t'en prie... Sors de la cuisine, au moins... Comme ça tu pourras t'enfuir dans la salle de bains, t'enfermer à l'intérieur et t'échapper par la fenêtre ! Sors de la cuisine, je t'en prie...

Tout à coup... Zing zing zing... une sonnerie électronique retentit. Megumi eut l'impression que son cœur lui sortait par la bouche.

Mitsuko Sôma aussi sursauta. La lumière de la torche s'éteignit soudain, et la boucle de ceinture disparut dans le noir. Megumi sentit plus qu'elle ne vit Mitsuko s'éloigner d'un bond jusque dans un angle du mur.

Megumi se rendit compte que la sonnerie venait de sa propre poche de chemisier. Elle ressortit fiévreusement le portable. Paniquée, elle ouvrit le clapet et appuya sur une touche sans réfléchir.

Une voix retentit. « Salut, c'est Sakamochi ! Je t'appelle juste pour te dire que tu ferais mieux d'éteindre ton portable... Parce que s'il me prend l'envie de te faire un petit coucou, comme maintenant, tout le monde saura où tu es, tu comprends ? Enfin, moi, ce que j'en dis... »

Megumi ayant enfin trouvé le bouton adéquat, elle coupa le caquet à Sakamochi. Un silence lourd succéda à cette voix, que brisa finalement celle de Mitsuko :

« C'est toi, Megumi ? »

Mitsuko paraissait décidée à rester dans son coin, dans le noir. Posant le portable par terre, Megumi serra à deux mains son poignard. Ses mains tremblaient atrocement, au point que l'arme lui faisait l'effet d'un poisson qui tressaute pour essayer de s'échapper, mais elle s'y accrocha de toutes ses forces.

Certes, Mitsuko était plus grande qu'elle, mais rien ne prouvait qu'elle soit plus forte physiquement. À moins que son arme ne fût un pistolet ? Mais non, songea Megumi... Elle aurait déjà tiré dans sa direction, dans ce cas. Or, si Mitsuko n'avait pas d'arme à feu... elle pouvait espérer la battre au corps à corps avec son poignard. Oui, il fallait le faire ! Elle devait la tuer. Sinon, ce serait elle qui succomberait. Il fallait venir à bout de Mitsuko...

La torche électrique de cette dernière se ralluma dans un petit clic. Le faisceau se glissa sous la table, éblouissant un instant Megumi. Le moment ou jamais pour attaquer la première ! Il suffisait de se lever et de plonger un coup de couteau résolu juste à l'endroit d'où venait la lumière !

Mais Megumi renonça à son projet devant un spectacle fort imprévu : la lueur de la torche se dirigeait vers le sol. Dans le halo de lumière ainsi réfléchi, Mitsuko Sôma s'asseyait par terre comme un pantin soudain à bout de forces, en cherchant son regard. Des larmes dégoulinèrent sur ses joues.

« Ah, quel bonheur, Megumi, c'est toi ! J'ai eu si peur... »

Sa voix était entrecoupée de sanglots. Mitsuko lui tendait les bras en un geste implorant – avec deux mains tendues comme un appel au secours et, surtout, vides de toute arme.

« C'est bien toi, n'est-ce pas ? Je peux me sentir rassurée, j'espère ? Tu ne vas pas essayer de me tuer, pas vrai, Megumi ? Je peux avoir confiance en toi, hein ?... Oh, je t'en supplie, reste avec moi ! »

Megumi resta un moment interloquée. Était-ce vraiment Mitsuko Sôma qui se tenait devant elle en train de pleurer et de la supplier de lui porter secours ?

Le frisson nerveux qui agita tout son corps

s'apaisa. À la place, un sentiment contradictoire se fit jour. Mais oui, bien sûr ! Mitsuko Sôma avait mauvaise réputation, des tas de bruits couraient sur son compte, mais, en définitive, elle n'était qu'une élève de troisième tout comme les autres. Même quelqu'un comme elle ne pouvait accepter l'idée horrible d'assassiner ses camarades de classe. Pas plus qu'elle ne parvenait à s'accommoder de la solitude et de la peur — quoi de plus naturel ?

Oui... Oui, et dire qu'elle avait pensé un moment que Mitsuko voudrait la tuer... Qui des deux était une garce, une mauvaise, une méchante ? Qui avait douté des sentiments humains de ses camarades, de ses semblables ?

Megumi était envahie d'un sentiment complexe, fruit du dégoût de soi et du soulagement de ne plus être seule, d'avoir trouvé une sœur humaine pour l'accompagner. Maintenant, elles seraient deux à pleurer.

Elle laissa échapper le poignard et rampa sous la table pour venir serrer avec émotion les deux mains tendues de Mitsuko. Comme si une digue venait enfin de lâcher au fond de son cœur, c'est en criant à pleins poumons qu'elle appela : « Mitsuko ! Mitsuko ! »

Megumi tremblait à nouveau, mais ce n'était plus pour la même raison. Et dire qu'elle avait songé à essayer de... de... *Bah ! Cela n'a plus aucune importance maintenant !*

« Ne t'inquiète pas, Mitsuko, je resterai auprès de toi ! Nous sommes ensemble maintenant !

— Oh ! merci ! Merci, Megumi ! »

Mitsuko essayait ses joues trempées de larmes du revers de sa main. Elle aussi serrait les mains de Megumi en retour et répétait inlassablement « merci » en secouant la tête...

À genoux sur le sol de la cuisine, Megumi serra sa

nouvelle amie contre son cœur. Ce corps qu'elle étrenait lui transmettait sa chaleur. La culpabilité qu'elle avait ressentie pour avoir pensé de si vilaines choses sur cette bonne Mitsuko s'en trouva encore accrue. Mon Dieu, comment avait-elle pu concevoir un instant l'horrible pensée de tuer cette fille !

« Oh, pardon, Mitsuko ! Je te demande pardon... Je... Je... »

— Pardon de quoi ? » demanda Mitsuko en levant vers elle un visage ruiselant de larmes.

Serrant les lèvres pour ne pas éclater en sanglots, Megumi voulut aller au bout de sa confession. Elle poursuivit en secouant la tête :

« J'ai... J'ai tellement honte... Un moment, j'ai imaginé te tuer. J'ai voulu le faire l'espace d'une seconde, mais seulement parce que j'avais très peur, tu comprends ? »

Mitsuko la considéra d'un regard étonné mais dépourvu de rancune. Elle secoua de nouveau la tête, le visage toujours mouillé de larmes. « Ne t'inquiète pas, ce n'est rien, je ne t'en veux pas. Qui n'y aurait pas pensé dans cette situation ? Oublie ça, d'accord ? Et surtout, reste près de moi ! » Mitsuko posa la joue contre celle de Megumi, lui caressant l'autre de la main, et l'inondant de ses larmes.

Megumi s'accablait de reproches : *Mais ce que j'ai été bête ! Dire que je ne m'étais jamais aperçue que Mitsuko Sôma était quelqu'un de doux et d'affectueux. Elle peut pardonner à tout le monde, même à une sale fille qui a voulu la tuer... Ce pauvre M. Hayashida avait raison de nous répéter qu'on ne doit juger les gens ni sur les rumeurs ni sur l'apparence...*

Cette pensée déstabilisa de nouveau Megumi. Par bonheur, elle pouvait serrer Mitsuko dans ses bras, afin

de s'excuser sincèrement et de racheter son ignoble pensée.

À ses oreilles, le son de lame tranchant dans du mou évoqua un citron que l'on coupe. C'était un bruit agréable. De ceux que l'on entend dans les émissions culinaires à la télé. *Bonjour ! Aujourd'hui, nous allons préparer du saumon mariné. Pour cette recette, nous aurons besoin d'un couteau tout neuf et d'un citron frais cueilli...*

Elle mit deux ou trois secondes à comprendre ce qui venait de se passer. Elle vit la main droite de Mitsuko, un peu en dessous de son menton, du côté gauche. Cette main était prolongée par quelque chose de légèrement courbe, comme une banane, mais qui faisait danser un éclat de lumière. Ah, une faucille ! Oui, c'était une faucille, de celles dont on se sert pour moissonner le riz, dont l'extrémité était déjà profondément enfoncée dans son cou.

Mitsuko, maintenant l'arrière de la tête de Megumi de sa main gauche, enfonça encore plus profondément cette faucille qu'elle tenait dans la droite. Encore ce bruit de citron coupé...

À cet instant, Megumi sentit une vive chaleur au niveau de son cou. C'était celle de son propre sang, mais elle n'eut pas le loisir d'exprimer sa surprise, n'ayant déjà plus de cordes vocales. Cette chaleur fut le dernier élément dont elle garda quelque conscience. En réalité, elle n'avait pas eu le temps de bien comprendre ce que signifiait la lame enfoncée dans son cou. Elle succomba dans les bras de sa nouvelle amie Mitsuko, sans même une pensée pour sa famille ni une ultime vision de Shûya Nanahara.

Son cadavre retomba lourdement sur le côté. Mitsuko éteignit sa torche électrique et se remit debout. Elle essuya rapidement ces pleurs agaçants. Oui, elle

savait pleurer à volonté – et, pour dire la vérité, c'était l'une de ses armes les plus efficaces. Tenant la lame de la faucille à la lumière de la lune, elle la secoua énergiquement afin de l'égoutter. Les gouttes de sang s'écrasèrent par terre.

Pas trop mal, pour un début, pensa Mitsuko. Elle avait voulu trouver un couteau ou un outil plus pratique que la faucille découverte dans son sac, mais tout compte fait, cette dernière n'était pas une si mauvaise arme. Il suffisait de savoir la manier... Cependant, entrer dans une maison comme elle l'avait fait, sans savoir si l'endroit était déjà occupé, manquait un peu de jugeote. Elle se promit de faire plus attention à l'avenir.

Après quoi elle lança, en baissant les yeux sur le corps de Megumi :

« Oh, comme c'est drôle... Figure-toi que moi aussi j'ai eu envie de te tuer... »

[Reste : 31]

Jules Verne

Le tour du monde en 80 jours

France

1872

Édition

2000

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES
COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

LE

TOUR DU MONDE

EN

QUATRE-VINGTS JOURS

PAR

JULES VERNE

DESSINS PAR MM.

DE NEUVILLE ET L. BENETT



BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Paru dans Le Livre de Poche :

Avec les illustrations originales de la collection Hetzel

AUTOUR DE LA LUNE

LE CHÂTEAU DES CARPATHES

CINQ SEMAINES EN BALLON

DE LA TERRE À LA LUNE

DEUX ANS DE VACANCES

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

LES INDES NOIRES

MICHEL STROGOFF

PARIS AU XX^e SIÈCLE

ROBUR LE CONQUÉRANT

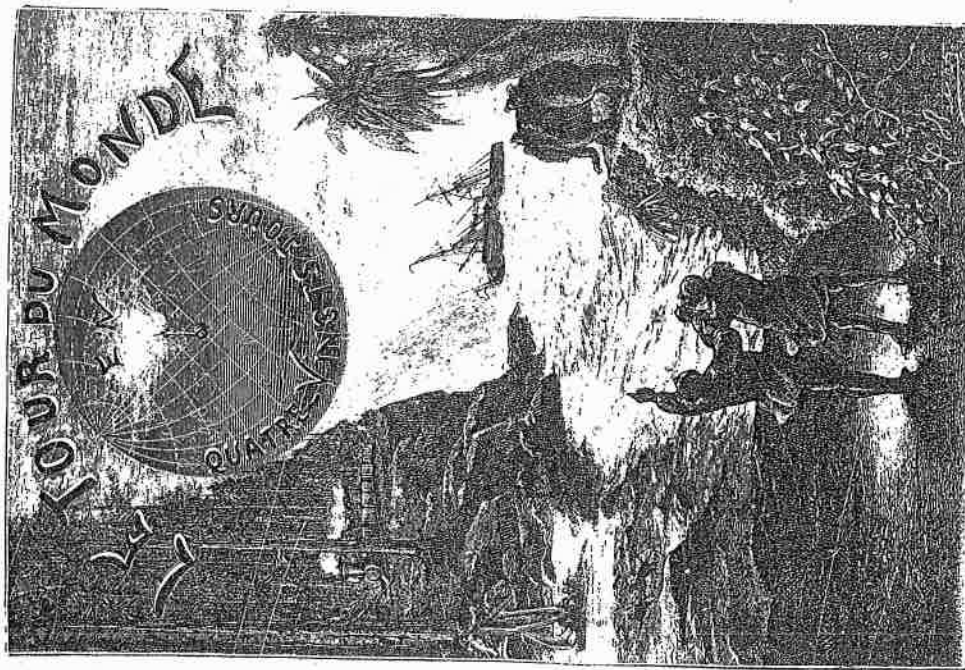
LE SPHINX DES GLACES

LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

LES 500 MILLIONS DE LA BÉGUM



© Librairie Générale Française, 2000, pour la présente édition.

I

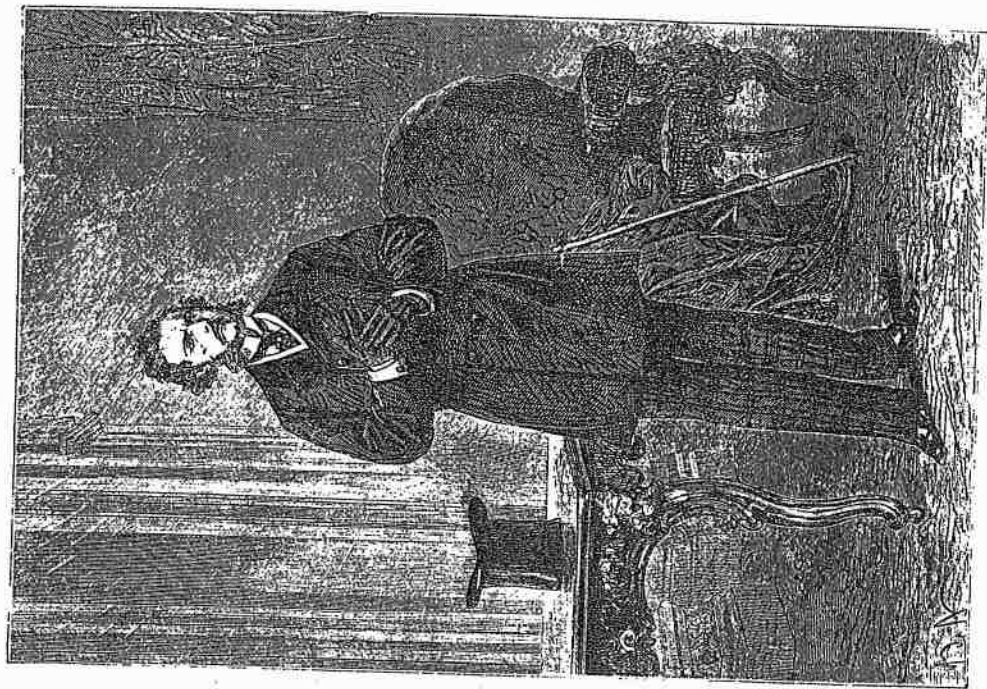
DANS LEQUEL PHILEAS FOGG ET PASSEPARTOUT
S'ACCEPTENT RÉCIPROQUEMENT, L'UN COMME MAÎTRE,
L'AUTRE COMME DOMESTIQUE

En l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Saville-row, Burlington Gardens — maison dans laquelle Sheridan mourut en 1814 —, était habitée par Phileas Fogg, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarquables du Reform-Club de Londres, bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention.

À l'un des plus grands orateurs qui honorent l'Angleterre, succédait donc ce Phileas Fogg, personnage énigmatique, dont on ne savait rien, sinon que c'était un fort galant homme et l'un des plus beaux gentlemen de la haute société anglaise.

On disait qu'il ressemblait à Byron — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds —, mais un Byron à moustaches et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir.

Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas Londonner. On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cité. Ni les bassins ni les docks de Londres n'avaient jamais reçu un navire ayant pour armateur Phileas Fogg. Ce gentleman ne figurait dans aucun comité d'administration. Son nom n'avait jamais retenti dans un collège d'avocats, ni au Temple, ni à Lincoln's-inn, ni à Gray's-inn. Jamais il ne plaida ni à la Cour du chancelier, ni au Banc de la Reine, ni à l'Échiquier, ni en



Phileas Fogg.

Cour ecclésiastique. Il n'était ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il ne faisait partie ni de l'*Institution royale de la Grande-Bretagne*, ni de l'*Institution de Londres*, ni de l'*Institution des Artisans*, ni de l'*Institution Russell*, ni de l'*Institution littéraire de l'Ouest*, ni de l'*Institution du Droit*, ni de cette *Institution des Arts et des Sciences réunis*, qui est placée sous le patronage direct de Sa Gracieuse Majesté. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre, depuis la *Société de l'Armonica* jusqu'à la *Société entomologique*, fondée principalement dans le but de détruire les insectes nuisibles.

Phileas Fogg était membre du Reform-Club, et voilà tout.

À qui s'étonnerait de ce qu'un gentleman aussi mystérieux comptât parmi les membres de cette honorable association, on répondra qu'il passa sur la recommandation de MM. Baring frères, chez lesquels il avait un crédit ouvert. De là une certaine « surface », due à ce que ses chèques étaient régulièrement payés à vue par le débit de son compte courant invariablement créateur.

Ce Phileas Fogg était-il riche ? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convint de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare, car partout où il manquait un appoint pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

En somme, rien de moins communicatif que ce gentleman. Il parlait aussi peu que possible, et semblait d'autant plus mystérieux qu'il était silencieux. Cependant sa vie était à jour, mais ce qu'il faisait était si mathématiquement toujours la même chose, que l'imagination, mécontente, cherchait au-delà.

Avait-il voyagé ? C'était probable, car personne ne

possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était endroit si reculé dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. Quelquefois, mais en peu de mots, brefs et clairs, il redressait les mille propos qui circulaient dans le club au sujet des voyageurs perdus ou égarés ; il indiquait les vraies probabilités, et ses paroles s'étaient trouvées souvent comme inspirées par une seconde vue, tant l'événement finissait toujours par les justifier. C'était un homme qui avait dû voyager partout, — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. À ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants, — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes, — ni parents ni amis, — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-row, où personne ne pénétrait. De son intérieur, jamais il n'était question. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis, sans jamais user de ces chambres confortables que le Reform-Club tient à la disposition

des membres du cercle. Sur vingt-quatre heures, il en passait dix à son domicile, soit qu'il dormît, soit qu'il s'occupât de sa toilette. S'il se promenait, c'était invariablement, d'un pas égal, dans la salle d'entrée parquée en marqueterie, ou sur la galerie circulaire, au-dessus de laquelle s'arrondit un dôme à vitraux bleus, que supportent vingt colonnes ioniques en porphyre rouge. S'il dînait ou déjeunait, c'étaient les cuisines, le garde-manger, l'office, la poissonnerie, la laiterie du club, qui fournissaient à sa table leurs succulentes réserves ; c'étaient les domestiques du club, graves personnages en habit noir, chaussés de souliers à semelles de molleton, qui le servaient dans une porcelaine spéciale et sur un admirable linge en toile de Saxe ; c'étaient les cristaux à moule perdu du club qui contenaient son sherry, son porto ou son claret mêlé de cannelle, de capillaire et de cinnamome ; c'était enfin la glace du club — glace venue à grands frais des lacs d'Amérique — qui entretenait ses boissons dans un satisfaisant état de fraîcheur.

Si vivre dans ces conditions, c'est être un excéntrique, il faut convenir que l'excéntricité a du bon !

La maison de Saville-row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort. D'ailleurs, avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu. Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaires. Ce jour-là même, 2 octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster — ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Fahrenheit au lieu de quatre-vingt-six —, et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la

pendule, — appareil compliqué qui indiquait les heures, les minutes, les secondes, les jours, les quantièmes et l'année. A onze heures et demie sonnait, Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform-Club.

En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

« Le nouveau domestique », dit-il.

Un garçon âgé d'une trentaine d'années se montra et salua.

« Vous êtes Français et vous vous nommez John ? lui demanda Phileas Fogg.

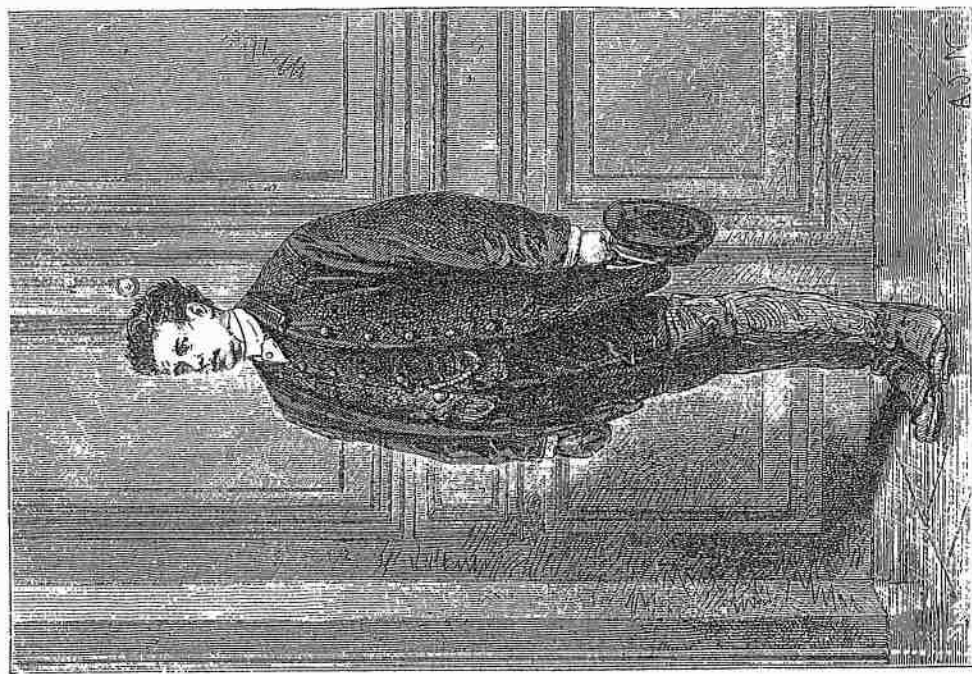
— Jean, n'en déplaise à monsieur, répondit le nouveau venu, Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté, et que justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire. Je crois être un honnête garçon, monsieur, mais, pour être franc, j'ai fait plusieurs métiers. J'ai été chanteur ambulant, écuyer dans un cirque, faisant de la voltige comme Léotard, et dansant sur la corde comme Blondin ; puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'étais sergent de pompiers, à Paris. J'ai même dans mon dossier des incendies remarquables. Mais voilà cinq ans que j'ai quitté la France et que, voulant goûter de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre. Or, me trouvant sans place et ayant appris que M. Phileas Fogg était l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni, je me suis présenté chez monsieur avec l'espérance d'y vivre tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de Passepartout...

— Passepartout me convient, répondit le gentleman. Vous m'êtes recommandé. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous connaissez mes conditions ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-deux, répondit Passepartout,



Jean Passepartout.

en tirant des profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

— Vous retardez, dit Mr. Fogg.

— Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible.

— Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, onze heures vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service. »

Cela dit, Phileas Fogg se leva, prit son chapeau de la main gauche, le plaça sur sa tête avec un mouvement d'automate et disparut sans ajouter une parole.

Passepartout entendit la porte de la rue se fermer une première fois : c'était son nouveau maître qui sortait ; puis une seconde fois : c'était son prédécesseur, James Forster, qui s'en allait à son tour.

Passepartout demeura seul dans la maison de Saville-row.